Acc23207

CONSIDÉRATIONS

SUR LA NATURE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE,

Et sur les Causes qui en prolongent la durée.

Nam et illis parum est, impunè malè fecisse, nisi deinde faciundi licentia eripitur : et vobis æterna sollicitudo remanebit, quum intelligetis aut serviendum esse aut per manus libertatem retinendam. -- Nam fidei quidem, aut concordiæ quæ spes ? -- Quare moneo hortorque ne tantum scelus impunitum omittatis.

SALLUST. BELL. JUG. *Disc. de Memmius au Sénat.*

PAR M. MALLET DU PAN.

A LONDRES,

Et se trouve

A BRUXELLES,

Chez EMM. FLON, Imprimeur-libraire, rue de la Putterie.

M. DCC. XCIII.

AVANT-PROPOS.

» ON ne voit, disait *Voltaire* de son » temps, que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit". A ce fléau la révolution française a ajouté les déclamations sans esprit, et les diatribes polémiques qui se ressemblent toutes. On croit avoir corrigé l'*Univers* lorsqu'on a répété dans une brochure, lue par quelques desœuvrés, les lieux communs que se renvoyent les partis respectifs.

Cet écueil écartait l'auteur de l'ouvrage qu'on va lire, de l'arène où il perdit quatre années à semer sur le sable. Trop de gens se sont habitués à regarder tout Ecrivain comme un Comédien chargé d'amuser leurs passions. Imprimer sans but, raisonner sans fruit, présenter des faits qui sont oubliés le lendemain, voilà tout ce qu'on gagne à paraître sur la scène.

Lorsqu'on a atteint quarante ans, et l'on n'est pas absolument dépourvu de jugement, on ne croit pas plus à l'empire de l'expérience qu'à celui de la raison : leurs instructions sont perdues pour les Gouvernemens comme pour les peuples, et l'on est heureux de compter cent hommes sur une génération, à qui les vicissitudes humaines apprennent quelque chose.

De loin en loin il s'élève quelques hommes d'état supérieurs aux évènemens qu'ils savent prévoir, préparer et conduire (1); mais la routine ou la nécessité gouvernent ordinairement le monde, et la vieille Europe renferme malheureusement plus d'ouvriers que d'Architectes.

Dans les Révolutions on se trouve pressé entre la fureur et l'ineptie; pour éviter leur abordage, il faut après avoir payé sa dette à la société, cacher sa vie,

(1) Notre siècle en a fourni trois, *Frédéric* le grand, le Marquis de *Pombal* et *Franck lin*.

et sur-tout n'avoir pas la prétention de se faire écouter.

En rédigeant ces *Considérations*, l'Auteur n'aspirait qu'à se rendre compte de ses idées dans le secret de sa conscience : des sollicitations respectables l'ont déterminé à les publier, c'est-à-dire à les abandonner au vent. La certitude de leur parfaite inutilité était une raison puissante de n'en pas altérer le caractère, par des flatteries ou par des réticences qui ne sont plus de saison.

Chaque Européen est aujourd'hui partie dans ce dernier combat de la civilisation : nous avons corps et biens sur le vaisseau entr'ouvert ; or, à la veille du naufrage on ne peut

Laisser la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.

Tout homme a le droit de montrer ses inquiétudes ; la Révolution étant pour ainsi dire *Cosmopolite*, elle cesse d'appartenir aux Français exclusivement.

La sensibilité fugitive avec laquelle on a en général considéré par-tout cette chaîne de crimes et d'infamies, qui eussent fait mourir nos ancêtres de douleur et d'indignation, est un motif de plus de garder à soi ses réflexions. Qu'avez-vous à dire à des hommes endormis sur des lits de roses, à côté de cent mille assassinats, et qui, les ruines de Persépolis ou celles de Carthage sous les yeux, n'ont jamais conçu une minute que les Empires étaient périssables? Il faut écrire avec un fer rouge pour exciter maintenant quelque sensation.

Les maîtres de la France ont résolu le problême de *Bayle* : nous saurons désormais ce qu'on doit attendre d'une République d'Athées; mais leur révolution *timide* (c'est ainsi qu'ils la nomment) n'a encore qu'effleuré ailleurs le sentiment public. Quant aux Français même, le jour de leur présenter le miroir n'est pas venu; les passions ternissent la glace : c'est à l'instant où les tristes et salutaires

leçons du malheur ont abattu toutes les illusions, qu'on doit parler à des cœurs froissés, à des esprits que l'extrême infrotune a désabusés.

La mobilité des évènemens prescrit encore le silence à tout homme judicieux : il n'y a plus que les esprits faux qui ayent raison, car l'histoire du temps n'est qu'un tissu d'invraisemblances. Quiconque d'ailleurs a perdu la France de vue pendant six mois, n'en connait plus la carte morale et politique. Les premiers Français expatriés voyent toujours la Révolution à son aurore; on applique des remèdes à des temps qui ont passé; et peu de personnes se forment une idée complette des innombrables résultats qu'ont amené tant d'époques si variées.

Nous touchons à celle où la fermentation intestine a divisé les soupiraux du Volcan : leurs feux croisés seront absorbés par le gouffre principal, si les opérations extérieures ne déterminent leurs direc-

tions, en augmentant leur diamètre. La guerre peut entraîner toutes les opinions flottantes dans un courant commun, mais cet effet tient à la minute, et dans peu il ne sera peut-être plus temps de regarder sa montre.

Nous avons tâché de développer cette vérité : elle rencontrera beaucoup de contradicteurs et encore plus d'insoucians. Quant aux esprits aigres ou aigris à qui cet ouvrage pourra déplaire, l'Auteur les mettra à leur aise en les prévenant qu'ils peuvent le ranger dans telle classe d'hérétiques qu'il leur plaira, le nommer aristocrate ou démocrate, monarchien ou monarchiste, républicain ou schismatique, ces appellations ne le blesseront aucunement, et il s'en console d'avance en se rappellant qu'il y a *plus d'une demeure dans le royaume des cieux.*

Le 4 Août 1793.

CONSIDÉRATIONS

CONSIDÉRATIONS

SUR LA NATURE

DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE,

Et sur les causes qui en prolongent la durée.

CAUSE nécessaire et non occasionnelle de la guerre, la révolution de France s'est perfectionnée par les efforts même de ses ennemis. Nous disons *perfectionnée*, car, depuis quinze mois, ses dangers sont devenus pour elle des ressources, ses succès des autorités, et ses débiles freins les instrumens de ses invasions. La terreur a fortifié ses moyens immenses d'opinion. Elle a tout abattu sous la hache de ses assassins; royauté, Roi, constitution, loix, facultés quelconques de Gouvernement, droits naturels, droit des nations, sentimens, remords, devoirs; il ne lui reste à achever que le pillage des dernières propriétés, dont elle veut bien tolérer encore que les possesseurs soient, pour un moment, les usufruitiers.

Et ces évènemens s'opèrent en présence de

l'Europe armée, et le génie des cabinets, cinq cent mille soldats valeureux, quatre-vingt vaisseaux de ligne, secourus par une guerre intestine, n'ont pas encore enlevé dix lieues de territoire à cette fédération de crimes, qui s'est intitulée : *République française!* Déja la durée d'une semblable lutte commence à l'ennoblir; déja le public cautérisé oublie les forfaits des Jacobins, et ne songe qu'à leur résistance. Encore trois mois d'incertitudes, et une génération abâtardie par l'égoïsme passerait de la surprise à l'admiration.

Si la révolution fut cause de la guerre, si ses progrès en ont été l'effet, aujourd'hui elles s'embrassent corps à corps ; l'une doit terrasser l'autre; mais, il faut observer une différence entr'elles, c'est que la révolution peut abattre la guerre, tandis que la guerre proprement dite, ne saurait seule abattre la révolution.

Ce serait donc une méprise funeste de considérer le différend actuel, comme une guerre ordinaire de Puissance à Puissance, de compter exclusivement sur l'efficacité de la meilleure armée, d'opposer de vieilles régles à des conjonctures inouies, de combattre, par des mesures de routine, des hommes qui ont passés tous les procédés connus, et de s'enfermer, pour y périr, dans un cercle de moyens dont une épreuve, dangereuse à prolonger, a déja manifesté l'insuffisance.

Vainement on espérerait circonscrire l'in-

cendie; il étoufferait bientôt ceux qui auraient eu l'imprudence de l'approcher. Quelque opinion qu'on adopte sur le futur régime de la France, on ne perdra pas de vue que, s'il parait indifférent aux étrangers qu'elle aboutisse à la Monarchie limitée, ou à la Monarchie absolue, pourvu que l'une ou l'autre lui redonne le repos, l'Europe ne peut supporter long-temps, sans en être atteinte, un Gouvernement *révolutionnaire*, disposant de tous les crimes, et entraînant vingt-quatre millions d'hommes. La doctrine de la souveraineté du peuple, la délégation du pouvoir absolu à la multitude indigente et frénétique, la liberté placée dans le droit de n'en respecter aucun, les propriétaires asservis à des légistes faméliques, qui se chargent de *définir* la propriété; les manœuvres de quelques scélérats, représentées comme une émanation de la volonté nationale, la révolte fesant la base du Gouvernement, et la loi une exception à l'ordre public; tout ce circuit anarchique défendu par les armes, par la perversité et par l'égarement, exclut même la démocratie organisée; mais il est aisé de prévoir que, de la surface qu'ils ont envahi ces dogmes et ces exemples s'élanceront bientôt sur tous les peuples.

Les acteurs de cette catastrophe sont à la fois Généraux d'armées, Sectaires politiques et Chefs de meurtriers: leurs ressorts se composent de tous ceux que nécessite ce triple caractère; ils font servir leurs opinions et leurs décrets au triomphe de leurs soldats, et leurs soldats à l'affermissement de leurs

décrets et de leurs opinions. Toujours actifs, toujours entreprenans, jamais distraits de leurs entreprises, le génie du mal semble les aiguilloner. Se servant tour-à-tour des promesses et des menaces, des récompenses et des supplices ; calculans toujours juste sur la pusillanimité, livrant à la mort ou à la fuite quiconque ose douter, conduisant les esprits avec cinquante mots, eux seuls ont montré de la conduite, un plan invariable, un système uniforme.

Malheureusement, l'Europe et la France ont paru plus épouvantées qu'indignées des énormités qui formèrent et qui soutiennent cette domination. La plupart de ceux qui passent aujourd'hui cinquante ou soixante ans, n'envisagent la révolution qu'au travers des anciennes habitudes : on flotte d'une crainte exagérée à la fausse confiance ; la légéreté, l'égoïsme et la molesse subordonnent leurs inquiétudes passagères à l'espérance ; les jours s'écoulent comme les nuages, et tandis que les yeux fixés sur les parallèles d'une place frontière, on attache, avec bonhommie, sa destinée à ce point imperceptible de la carte, le gouffre s'étend, et l'observateur voit chanceler la dernière digue qui défend encore les débris de l'état civilisé.

Ces craintes cessent de paraître chimériques, lorsqu'on examine leurs fondemens ; dans ce but, nous exposerons quelques idées, résultats d'une chaîne de faits notoires, touchant la nature essentielle de la révolution ; nous analyserons ensuite les principales causes,

intérieures et extérieures, qui la prolongent et l'agravent. Enfin, cette reconnaissance de situation, nous conduira aux conséquences qu'elle présage, et aux mesures qu'elle sollicite.

SECTION I.

Progrès successifs, et génération de la Révolution républicaine.

LA réforme politique du Gouvernement français, n'a été que le prélude et le véhicule de la révolution sociale qui menace de terminer le 18me. siècle. Plus d'une fois la vraie philosophie en avait averti et menacé les Souverains : la philosophie de Paris, inconnue au peuple, accueillie chez les grands et chez les femmes du bel air, en conçut, en combina, en a réalisé l'exécution. Des hommes publics et des écrivains de génie, avaient suffisamment éclairé l'opinion sur les causes d'affaiblissement dans les ressorts de la Monarchie, et sur la manière de la tempérer ou de la limiter. Mais ces modifications étaient incompatibles avec la perversité générale, et avec l'orgueil féroce d'un collège de métaphysiciens déclamateurs, décidés à sacrifier la génération courante à l'essai de leurs maximes.

Ils les devaient au *Contrat social* (1). L'in-

(1) Personne n'a mieux jugé cet Ouvrage que M. *Mounier*, dans ses *Recherches sur les causes qui ont empêché la France d'être libre*. *Rousseau* attribue la souverai-

surrection d'Amérique, soutenue et justifiée par un Gouvernement absolu, les mit en fermentation. Il suffisait alors de lire tous les paradoxes qui furent publiés en France, pour s'assurer que, si jamais le Royaume s'ébranlait sur des questions de droit politique, l'opinion confondrait, sans intervalle, la liberté avec la démocratie la plus déréglée. Ce délire était au point, qu'on vit un Ministre d'Etat, Mr. *Turgot*, dans une lettre imprimée au Docteur *Price*, verser la dérision et le mépris sur les bases du Gouvernement anglais, sur les limites à la puissance populaire, sur les institutions coërcitives d'une anarchie législative.

Les troubles de Hollande vinrent féconder

---

neté illimitée au peuple, sans définir le peuple; la législation à la volonté générale, sans définir la volonté générale; il attribue à cette volonté le droit de bouleverser à chaque heure le corps politique, sans indiquer ni formes, ni conditions, ni bornes dans l'expression de ce prétendu vœu national. *Rousseau* eut l'imprudence de ne pas avertir du moins, que la folie, le crime et l'injustice ne pouvaient communiquer aux décisions tumultuaires de la foule, le caractère d'une loi. *Ciceron*, meilleur philosophe et politique plus sensé, lui aurait appris cette distinction. A l'exception de *Condorcet*, qui haïssait dans *Rousseau* son respect pour la Divinité et son aversion pour les Encyclopédistes, tous les révolutionnaires de France, à commencer par *Sieyes* et à finir par *Marat*, furent les disciples de *Rousseau*. Le sang innocent versé depuis quatre ans réjaillit sur sa mémoire, et je ne crains pas de dire à ses enthousiastes, s'il lui en reste hors de la sanglante enceinte de Paris, qu'il devrait être l'objet d'une flétrissure solemnelle, si ses intentions et ses inconséquences ne prescrivaient des égards pour son génie. --- Les Anglais, beaucoup plus avancés que le reste de l'Europe dans le droit politique, ont toujours méprisé le *Contrat Social*.

les semences multipliées pendant la guerre d'Amérique ; au moment même où on les préconisait et où l'on délibérait d'armer pour les favoriser, des opérations violentes dans l'intérieur allumèrent les esprits : telle était leur trempe presque universelle, que, dans quelques cahiers des Assemblées de Balliages où l'on consacrait le respect de certaines prérogatives, inconciliables même avec une saine aristocratie, les principes conservateurs de la Monarchie dans un grand Etat, étaient ouvertement offensés.

Trois mois ne furent pas expirés, que l'Assemblée-nationale déroula aux yeux des observateurs, le plan subséquent de la révolution. Le premier qui, impunément, plaça au bout d'une pique la tête de son semblable, justifia d'avance les flots de sang versé du 10 Août au 10 Septembre 1792. La carrière des crimes s'ouvrit en même temps que celle des erreurs : dans un mélange d'ambitieux inconsidérés, de théoristes emportés et de conspirateurs couverts, on découvrit bientôt un mépris d'instinct et de calcul pour toute moralité. Le succès parut facile à des hommes qui ne comptaient plus avec la justice et l'humanité. La calomnie et la violence, le meurtre et le vol, furent proclamés comme des moyens licites de conquérir la liberté.

Ce projet surprenait la France dans un moment d'efféminations, ou des esprits sans vigueur, des caractères déformés par l'épicuréisme, des mœurs qui n'étaient plus que de mauvaises modes, ouvraient le champ libre

à la révolution. Pour la consommer, il suffisait de déchaîner les vices féroces contre les vices lâches, et de mettre aux prises les passions amollies avec les passions brutales et énergiques de la multitude. — L'autorité, à qui des fautes récentes avaient ravi la considération des honnêtes gens, ne pouvait se défendre seule contre la haine des méchans. La première impulsion donnée, et l'avantage pris par une scélératesse hardie et systématique, la licence n'eut plus de frein, ni son empire de limites.

Ce n'était point là le but de la plus nombreuse partie des premiers révolutionnaires. Les principaux d'entr'eux aspiraient à déplacer et non à renverser les pouvoirs publics : mais gens d'esprit avec peu de lumières et encore moins d'expérience, discoureurs sans conduite, législateurs qui tuaient le principe des loix en détruisant l'ordre public, ils se crurent chefs de partis, parce qu'une opinion enthousiaste couronnait le déréglement de leur politique.

Dans leur ivresse ils ne retinrent à eux aucuns moyens de mesurer leurs coups, et de réprimer les mains qu'ils avaient armées : déchaîner la multitude et la corrompre, la créer une puissance et se flatter de la subordonner à la leur, tel fut le cercle de sottises dans lequel, au milieu de toutes sortes d'attentats sur les personnes et les propriétés, se fabriqua la constitution.

A l'instant où l'amour propre de ses architectes en célébrait l'immortalité, même avant

qu'elle eut vu le jour, elle croulait par ses supports. Une faction ardente et d'abord cachée, glissa ses poisons et posa ses leviers à côté de ceux qui ébranlaient la Monarchie : préexistans aux Etats-généraux, ses Comités travaillaient en secret sur le plan du Satan de *Milton* :

> Our la bour must be to pervert thad end,
> And of good still to find means of evil.

La République, le nivellement absolu des rangs et des fortunes, la subversion de l'ordre social en Europe, furent les textes de leur code : dissimulés d'abord, ensuite audacieux, les horreurs de la presse et les complots clandestins, le fer et le feu formaient la combinaison systématique de leurs moyens d'exécution.

Bornés dans l'origine au rôle d'instrumens, ils fournirent aux fondateurs de l'anarchie les crimes de 1789. Le Palais-Royal prêta ses conjurés, ses corrupteurs et ses assassins. Dans ce concert, les Républicains naissans arrangeaient les excès ; le conseil du Duc d'Orléans les fesait exécuter ; les révolutionnaires Monarchistes, espérant d'en profiter seuls, les souffraient comme des gradins d'une constitution libre.

Au sein des premières fureurs et des systêmes, s'éleva ce club des Jacobins, qui devait marcher sur la tête des Rois, abattre devant lui les partis intermédiaires, et ensevelir tous les propriétaires sous la ruine de tous les Gouvernemens.

Cette épouvantable société, donna bientôt la loi à ses Créateurs. Obligés de la craindre et de la caresser, ils essayèrent vainement les artifices d'une abjecte popularité, pour l'assujettir à leur dépendance : elle leur échappa, et devint, malgré eux, le régulateur de la révolution. Quiconque s'en séparait pour lui disputer l'autorité, finissait, après des avantages éphémères, par retomber dans son orbite ou par en être écrasé.

Les Jacobins seuls formaient une faction, les autres partis n'étaient que des cabales, ou végétaient dans l'impuissance. Pendant que douze cents associations politiques, correspondantes à un centre commun, serraient leur nœud de jour en jour; pendant que cette confédération, sans exemple, se consolidait par ses revers passagers autant que par ses avantages, ses adversaires flottaient dans le vide, sans boussole, sans chefs, sans vigueur, sans principe d'harmonie.

Peu intimidés de cette cohue discordante, les Jacobins marchaient impétueusement à leur but; le retour et la captivité à jamais déplorables de Leurs Majestés, au mois de Juin 1791, leur fournit l'occasion de le manifester.

Qu'on lise leurs journaux, leurs discours, leurs pétitions, leurs placards républicains à cette époque; c'était la première édition des décrets que vômit leur Comité, les 10 et 11 Août 1792, par l'organe de *Vergniaud*, en présence du Roi dont-ils venaient d'égorger les

serviteurs, et dont-ils donnèrent le Trône constitutionnel à une populace de brigands, en attendant qu'ils pussent leur donner sa tête.

La conjuration de *Brissot*, de *Robespierre*, de *Pétion* et de *Condorcet*, dans l'été de 1791, céda aux timides bayonnettes du Général et du Maire de Paris. La République fut ajournée à la prochaine législature; les sots crurent, un moment, les Jacobins anéantis; la constitution revisée et non corrigée procura quelques semaines de suspension d'armes.

Par une suite de la médiocrité présomptueuse qui caractérisait les constitutionnels, ils s'étaient hâtés de poursuivre à Varennes le Monarque, dont l'évasion les eut sauvés, ainsi que la liberté et le Royaume (1): dans le même esprit, et en quittant le timon de la révolution, ils jettèrent ce malheureux Prince, nud et dépouillé, au milieu des poignards républicains, en le privant de toutes les prérogatives protectrices qui pouvaient les défendre, et défendre leurs nouvelles loix. A la mal-adresse d'avoir engendré une ligue régicide, sans songer aux moyens de la contenir, ils joignirent celle d'instituer un corps politique sans ressorts de Gouvernement.

Dès l'ouverture de la seconde Assemblée,

(1) Trois ou quatre des chefs constitutionnels ne firent pas cette méprise, et regrettaient sincèrement l'arrestation de S. M. L'équité oblige de dire, que sans leurs efforts et ceux de M. *de Montmorin*, les Jacobins fussent parvenus, dès-lors, à emporter la déchéance et à mettre le Roi en jugement.

la Constitution fut attaquée ; elle tombait en pièces à chaque séance ; les procès-verbaux n'étaient que ses registres mortuaires ; elle avait disparu cinq mois avant d'être formellement détruite : les Jacobins se prêtaient à la Comédie des sermens ; ils criaient aussi, en riant, *la Constitution ou la mort ;* mais il fut clair, dès le mois de Décembre 1791, que cet échaffaudage incohérent ne pouvait pas même protéger ses adhérens contre la puissance d'un Club.

Cette vérité de fait juge seule la constitution. Six mois ont suffi à cette expérience ; n'étant autre chose que l'anarchie mal constituée, ce bâtard informe devait mourir au berceau. Il fallait s'attendre à marcher de catastrophe en catastrophe, sous des institutions empruntées de quelques Républiques licentieuses dans les jours de leur décadence, dont l'insurrection forma la première maxime et la populace le premier soutien ; où la souveraineté du peuple n'avait d'autre frein que sa volonté et sa violence définitives ; où l'on soumettait la force publique à la force populaire ; où à côté d'un Roi superflu, avili et privé de tout moyen d'affection, de crainte ou d'obéissance, on plaçait, sans intermédiaires, sept cents organes amovibles de soixante mille Assemblées populaires ; où la démocratie délibérante était répandue dans le Corps représentatif, dans chaque ville, dans chaque section de ville, dans les Tribunaux, dans l'armée, dans les villages, dans les Clubs, dans les Sociétés fraternelles, et par-tout où quarante bandits voulaient tenir conventicule ; où,

enfin, une majorité de dix voix dans la législature indivisible, assurait à la faction la plus effrénée tous les triomphes dont nous avons été témoins, depuis le décret sur les fauteuils, jusqu'à celui qui a réglé la mort du Roi, et la pompe funébre de *Marat*.

Comment le Roi et la Monarchie eussent-ils été préservés ? Quelques membres intégres et éclairés de la législature, Leurs Majestés journellement instruites des complots préparés, et un petit nombre d'observateurs suivaient, avec effroi, l'ascendant progressif des anarchistes. De quelque côté qu'on tourna ses regards, on ne trouvait que des craintes sans énergie, des idées sans volonté, des écueils pris pour des ressources, et des dissertations qui disputaient le terrein à d'infatigables agitateurs.

Ceux qui désiraient sauver le Gouvernement constitutionnel, opposaient ce fantôme à un système d'action persévérante, des loix à une faction au-dessus des loix, de la métaphysique à des entreprises, des moralités à des violences, des intrigues secrettes à des conspirations hardies, des autorités constituées à une ligue supérieure à toute autorité. On demandait la suppression des Jacobins, en empruntant leur style, leurs maximes, leurs diatribes contre les Rois. -- On avouait leur doctrine, et l'on en rejettait l'application ; on fesait parade de popularité, en déclamant contre les moyens populaires. Ainsi, enchevêtrés dans une logamachie de principes et de conséquences, les *Feuillans* prêtaient le

flanc de toutes parts ; battus par leurs propres armes, tous leurs appels à la lettre de la loi positive, furent renversés constamment par l'*esprit de la révolution*.

La réunion tant de fois proposée des propriétaires n'offrait pas plus d'espérance. Cette masse inerte et bornée de capitalistes, de banquiers, de rentiers insoucians ; le commerce, les fabriquans, les citadins posseseurs de biens fonds, les trafiquans des domaines du clergé, n'avaient vu dans la révolution, qu'une spéculation de fortune et de vanité. Ravis de l'abolition des titres, ils raisonnaient comme cet imbécille qui, tombant du haut d'un clocher et se trouvant fort mollement en l'air, s'écriait : *Bon, pourvu que cela dure*. Très-peu possédaient l'étendue d'esprit suffisante pour appercevoir la chose la plus manifeste, savoir : qu'après avoir pendu des Gentilshommes, on égorgerait bientôt des bourgeois ; qu'après l'aristocratie des rangs, on attaquerait celle des richesses, et que du pillage des parchemins on allait en venir à celui des coffre-forts et des porte-feuilles.

Quant aux Royalistes contre-révolutionnaires, depuis long-temps ils ne comptaient plus. Leurs fautes opiniâtres aggravaient encore celles des Feuillans. Dès l'origine, la majorité des mécontens avait placé son salut dans l'excès du mal. On s'était fait un plan commode d'expectative et de quiétude ; on ne participait à la scène que par des tentatives enfantines, qui, loin d'arrêter le mouvement général, en augmentaient l'impétuosité.

Au sortir de l'opéra, ou dans la chaise de poste qui les transportait sur le Rhin, des hommes inattentifs et passionnés ajournaient de mois en mois la fin de la tempête.

Il était bien absurde de penser qu'une vaste monarchie de quatorze siècles, brisée en huit jours, se releverait d'elle-même par les progrès de l'anarchie, par l'inconstance de la multitude, ou par quelques démonstrations extérieures.

Ah ! les racines du mal n'étaient pas si près de la surface. Ceux qui les ont plantées connaissaient mieux le cœur humain et le caractère du siècle.

Cependant on s'endormait sur des adages et des brochures. » *Le désordre amène l'ordre*, » disaient de profonds raisonneurs ; l'anar- » chie recomposera le despotisme. -- La dé- » mocratie meurt d'elle-même, la nation est » affectionnée à ses Rois ".

Ces lieux communs, vrais, peut-être, dans leur application à la durée d'un demi siècle, absolument faux dans le sens, qu'ils promettaient un terme court à la fièvre anarchique des Français, gouvernèrent les dissidens et la plupart des cabinets de l'Europe. Jamais erreur n'eut des suites plus funestes, et ne prouva plus d'inexpérience.

Le désordre est un effet qui devient cause toute puissante, lorsqu'il est manié par une force qu'aucune autre ne contrebalance : la nécessité oblige ses fauteurs de l'entretenir ;

les violences préparent d'autres violences. Fait-on des loix, c'est pour assurer le succès des illégalités; enfin, les mobiles qu'on soulève, détruisent par essence les moyens possible d'ordre et de répression. D'ailleurs, de toutes les formes de Gouvernement, la démocratie, chez un grand peuple, est celle qui électrise le plus fortement et généralise le plus vite les passions. Elle développe cet amour de la domination qui forme le second instinct de l'homme; rendez-lui aujourd'hui l'indépendance, demain il l'aimera comme moyen d'autorité, et une fois soustrait à la puissance des loix, son premier besoin sera de l'usurper.

Lorsque le fanatisme politique a atteint ce période, l'ordre public est coupé dans sa source; car, délivré de l'autorité qui l'opprimait, le peuple eut été ramené par ses habitudes vers une autorité nouvelle; mais une fois embrasé lui-même de l'amour du pouvoir, et en possession de l'exercer, il lui est impossible d'en supporter aucun. Pour affermir son empire sur ce penchant, la démagogie confond les droits de la multitude avec ceux de la liberté, persuade la foule qu'elle lui révèle des idées en exaltant ses sentimens, et substitue ses passions à son jugement, comme ses volontés à ses connaissances.

Combien donc étaient superficiels ces calculateurs impitoyables, consolés par un contresens, se félicitant de l'accroissement des désordres, et plaçant leur espoir dans les attentats qui complettaient la révolution! Quel

ennemi

ennemi de la Royauté que cet anonyme emporté, écrivant sur le dos d'une brochure : *Point d'accommodement*; et démontrant à une majorité maîtresse de deux cents mille soldats, de cinquante places fortes, et de toutes les ressources de l'Empire, que n'ayant à attendre aucune composition, son premier intérêt était de n'en accorder aucune.

La révolution doit à ces sophismes de l'esprit de parti, l'horrible caractère qu'elle a pris depuis un an; elle le doit aux différentes causes que nous venons d'analyser; elle le doit à cette émigration systématique qui sépara le Monarque de ses défenseurs, le royaume des royalistes, les propriétés des propriétaires, un parti de ses partisans, et qui, sans le savoir, obéissante aux vues secrettes des républicains, retrancha tous les secours que la patience eut fécondés dans l'intérieur, sans leur en substituer aucun.

Elle le doit, non-seulement à cette mesure que la gravité de l'anarchie devait réserver aux femmes, aux vieillards, aux héritiers du trône, à des hommes trop en évidence, et menacés de la rage populaire, mais encore à son concours avec l'intervention des étrangers.

Elle le doit aux conseils qui la subordonnèrent exclusivement aux décisions incertaines de quelques cabinets irrésolus, à ce torrent de promesses et de menaces impuissantes, répandues par d'aveugles écrivains, et qui, en fournissant aux Jacobins des prétextes de crime et des instrumens de domination, avoient usé le ressort de la crainte, lorsque l'armée alliée se présenta sur les frontières.

Elle le doit à l'éclat des divisions qui partagèrent les royalistes : la Monarchie, le Monarque, les propriétés, trois cents mille familles, jusqu'aux espérances, tout allait périr sous les coups d'une faction atroce, et ses victimes disputaient sur deux chambres et sur trois, sur l'antique Monarchie et sur les capitulaires de Charlemagne. Cent controverses oiseuses ou insolubles alimentaient journellement l'animosité ; des insensés se battaient, ils se battent encore aujourd'hui avec les fers qui les meurtrissent. Jamais on ne pût obtenir d'eux la moindre politique : le besoin de la haine semblait les tourmenter ; ils se poursuivaient jusques dans les bras de leurs assassins ; la mort ni les cachots ne désarmaient leurs inimitiés ; chaque section du parti attaché au gouvernement monarchique, anathématisait toutes celles qui ne se rencontraient pas sur sa ligne géométrique d'opinions : au lieu d'ajourner leurs débats, au lieu de s'affermir près du gouffre sur leurs points de coincidence, elles s'acharnèrent à défendre les questions qui les séparaient.

Enfin, cette guerre extérieure, si désirée, vint achever la révolution qu'elle devait anéantir. Six mois plutôt, un cordon défensif de soixante mille hommes eut suffi à la tempérer et à en faciliter l'amendement. Cette occasion perdue, les armées des deux premières puissances militaires de l'Allemagne ne servirent que de témoins aux triomphes des Jacobins.

La prévoyance de leurs chefs avait préparé cet évènement : assurés que vainement ils harcelaient tous les Gouvernemens par

des outrages et des émissaires de révolte, ils les appellèrent au combat. Leur Comité que dirigeait *Brissot*, vit dans la guerre l'instrument de trois succès, de l'abolition de la couronne, de la perte des constitutionnels après celle des aristocrates, et de l'incendie de l'Europe. Deux de ces projets furent accomplis, et le troisième fut avancé.

Certes, des conspirateurs si clairvoyans n'avaient besoin que d'un auxiliaire, que du dédain qu'on leur prodiguait au-dehors. On les croyait consternés par des dénombremens militaires, enflés dans les gazettes; et ils ne songeaient à la guerre extérieure que pour en machiner une plus terrible dans les murs de la capitale.

Répondant au manifeste du Duc de *Brunswick* par quinze mille assassinats, brisant le trône que ce Prince venait défendre, chargeant de chaînes cette Famille auguste, dont les libérateurs espéraient, si tard, de sécher les larmes; ils se saisirent des ressorts. Généraux, autorités, administrations, ministère, deniers publics, loix, bourreaux, feuilles périodiques, instrumens d'opinion, tout devint leur proie en un instant. Ils tournèrent contre leurs ennemis l'effroi dont on les supposait frappés; et leur confiance raffermit celle de leurs prosélytes.

Si la révolution du 10 Août changeait la face du Royaume, elle ne changeait pas moins celle d'une campagne, ouverte au moment où les bases sur lesquelles on l'avait établie, venaient de s'écrouler. Deux Puissances seu-

lement opposaient leurs efforts à cette crise ; tandis qu'elle allait décider si les couronnes seraient changées en bonnets rouges : la destinée du genre humain tenait à quelques semaines de pluie ou de beau temps, et à la santé de quelques bataillons. Voilà où trois ans de fausses mesures, de déclamations présomptueuses et de sécurité, avaient amené l'Europe. Bientôt la retraite inattendue et peut-être inévitable des Alliés, la précipita au bord de sa ruine : en six semaines le torrent porta les domaines de la révolution des Alpes jusqu'au Rhin, et de l'Etat de Gênes aux bouches de l'Escaut. Tous les cercles antérieurs de l'Empire germanique, les Provinces-Unies, la Suisse, l'Italie penchaient sur l'abîme. Si le Général *Dumouriez* dont les plans semblaient dressés dans le cabinet de Tamerlan, et que des fanfarons s'amusent aujourd'hui à nous dépeindre comme un Capitan de comédie, si ce conquérant formé de feu et de salpêtre, eut dominé le ministère, la Hollande était emportée au mois de Décembre, et l'Europe courbée devant les bourreaux du 2 Septembre.

Deux cents intrigans concussionnaires, qui s'appellaient à Paris le département de la guerre, un factieux imbécille qui les présidait, les divagations pillardes de *Custine*, enfin les contrariétés qui attendent un génie prompt et hardi dans tout gouvernement de Comités, firent l'étoile de la société civile et la sauvèrent d'un premier naufrage (1).

(1) Voyez la correspondance imprimée de *Dumouriez* avec le Ministre *Pache*. C'est là qu'on peut apprendre l'histoire de l'Europe à la fin de l'année 1792, et pendant l'hyver dernier.

Mais la Révolution métamorphosée lui en préparait un nouveau ; la suprématie des *Sans-culottes* s'affermissait sur des lits de cadavres, et le *Pouvoir révolutionnaire* devenait le droit public d'une populace homicide envers les peuples de tous les pays C'est à ce caractère qu'est resté jusqu'à ce jour l'anarchie française, et c'est sous ce point de vue qu'il importe de la définir.

SECTION II.

Véritable nature de la Révolution, depuis 1792, et de son but définitif.

» Lorsque des barbares venus du Nord » renversèrent l'Empire romain dans l'Occi- » dent, lorsque d'autres barbares vomis par » l'Asie plantèrent l'Oriflâme de Mahomet » sur les murs de Constantinople, le mo- » ment était arrivé où la terre devait appar- » tenir au plus féroce. — Dans le tableau de » cette mémorable subversion, on découvre » l'image de celle dont l'Europe est menacée. » Les Huns & les Hérules, les Vandales et » les Goths, ne viendront ni du Nord ni » de la Mer-Noire, ils sont au milieu de » nous".

L'usurpation de la France par des brigands sans pain, et par leurs chefs sans propriétés, a été le commentaire de ces paroles, que j'imprimais il y a vingt mois, et qu'on regardait alors comme un rêve de la misantropie,

Ce n'est plus de constitution, de liberté, de loix, d'ancien ou de nouveau régime, de noblesse ou de roture, de Monarchie ou de République qu'il s'agit maintenant. La Révolution a dépassé tous ces remuemens qui remplissent l'histoire vulgaire des nations.

Francklin répéta plus d'une fois à ses éleves de Paris, que celui qui transporterait dans l'état politique les principes du christianisme primitif, changerait la face de la société. Égalité absolue des conditions, communauté des biens, République de pauvres et de frères, association sans Gouvernement, enthousiasme pour les dogmes et soumission à des chefs électifs, choisis entre des Pairs ; voilà sans doute à quoi le presbytérien de Philadelphie réduisait la religion chrétienne ; mais confondre ses divins préceptes avec les mœurs nécessaires de ses premiers sectateurs ; mais, matérialiser, pour ainsi dire, des institutions toutes spirituelles, et transformer des vertus sublimes en instrumens de carnage et de bouleversement, cette induction était réservée à l'école de l'abbé *Sieyes* : le perfectionnement d'une semblable *rénovation sociale* devait appartenir à des assassins philosophes.

Quelques esprits pénétrans considéraient depuis long-temps avec effroi, ces légions de misérables, de journaliers, d'artisans pauvres des jouissances d'autrui, dont l'Europe doit la multiplicité à des politiques de comptoirs et à des Ministres académiciens.

L'inégalité toujours croissante des fortunes

et les gaspillages d'un luxe immodéré, contrastaient de plus en plus avec les haillons d'une misère laborieuse. Par des tables de proportion que le Comité du commerce et des colonies a fait dresser en Angleterre, sur les résultats de plusieurs années, il est prouvé que, dans cette isle dont l'ivresse commerciale et l'opulence tournent tous les cabinets depuis trente ans, la classe immense des gens vivant de leur travail, et leurs familles, s'appauvrissent, chaque jour, par la disproportion des salaires avec les subsistances.

Presque tous les grands Etats de l'Europe, et la France plus que tout autre, sont frappés de cette maladie.

Qu'on imagine maintenant le dictionnaire et les mœurs du club des Cordeliers, devenant le catéchisme de cette immense population d'ilotes; qu'on suppose une secousse, la fesant sortir et du travail et de la dépendance; qu'on la voye appellée à l'égalité et à la domination par des empoisonneurs *constitués* qui la mettent en alliance avec les scélérats de tout pays; que les hommes ruinés ou décriés, les femmes sans pudeur et les ambitieux sans talent, les têtes ardentes et les sophistes viennent grossir et agiter ce limon sulphureux; qu'on le paitrisse dans le sang; qu'on promette à cette multitude pouvoir et richesse, qu'on l'enhardisse par trois ans de succès, et que le fanatisme du crime soit embelli par une éloquence hypocrite; préparez alors le tombeau de la société, car sa dernière heure approche.

Ce tableau n'est plus une hypothèse ; son original couvre la surface de la France.

Si vous ajoutez que les chefs de cette entreprise, délivrant le peuple de la crainte du ciel et de celle des tribunaux, des scrupules et des devoirs domestiques, lui donnant des passions étrangères à ses habitudes, comme autant de lesses qui lui répondent de sa méchanceté, sont ainsi parvenus à corrompre la corruption même ; que penserez-vous des exclamations de ces spectateurs qui, pour terminer une semblable subversion, vous proposent des arrêts de la Grand'Chambre, ou des piquets de gendarmerie ?

Cette seconde révolution entée sur la première a consommé la conquête du domaine de la France. La souveraineté et la possession, le sol et le Gouvernement, les forces et les trésors, le destin des personnes, la distribution des biens appartiennent depuis un an aux citoyens *passifs*. Enrichis de dépouilles et maîtres des propriétés publiques, ils se sont faits les arbîtres des propriétés particulières, dont les tenanciers exclus par le fait de toute participation à l'autorité, tremblent sur leurs foyers à la vue des applanisseurs sanguinaires qui les considèrent comme leurs fermiers.

Si *Spartacus* avait triomphé, il fut resté probablement fort au-dessous des nouveautés de ses imitateurs français : *Charlemagne* et *Mahomet* eussent à peine obtenu le rang de leurs Capitaines ; leur système d'invasion laisse

fort en arrière celui des Tartares, de Arabes, des Persans dans l'Inde, des Barbares qui démembrèrent l'Empire romain, et qui, sans porter atteinte aux droits privés, respectèrent plus ou moins la religion, les mœurs et le droit public.

Les Anabaptistes de Munster, les Levellers de *Cromwel*, la guerre des paysans dans plusieurs Etats, des sectes religieuses, heureusement condamnées dans leur naissance à l'abaissement de l'obscurité, précédèrent l'Abbé *Sieyes* et ses énergumènes ; mais qu'elle différence dans les temps et dans les moyens ! Quel rapport entre le cercle étroit de quelques fanatiques, d'abord réprimés, et un Empire de trente-quatre mille lieues quarrées envahi presque sans résistance, par une ligue générale du crime et de la pauvreté ?

Mais nous n'avons envisagé encore qu'une face de la révolution. Elle tend invinciblement à prendre, elle a déja pris un second caractère, et c'est à la guerre qu'elle le devra.

L'armement universel des habitans enthousiastes ou sans propriété, sert à conserver la conquête après l'avoir opérée. La France est une vaste caserne : tous les révolutionnaires sont soldats ou destinés à le devenir ; de gré ou de force, pour l'intérêt même de leur sûreté, les mécontens et les opprimés seront obligés de dévouer leurs armes à la défense de leurs tyrans. Une Convention décrétante et des camps, voilà le régime de la République française : les Représentans *du peuple*

ne sont autre chose que les Représentans de l'armée ; leur principale fonction est de voler d'une main, et de partager de l'autre leurs vols avec les soldats. Ainsi en usait *Cartouche* ; mais *Attila* et *Mahomet*, les Beys des Mammelucs et les Scheiks d'Arabes Bedouins fondèrent aussi leur autorité sur des procédés analogues.

Tandis que cette foule de gens d'esprit, pour qui la révolution est encore une émeute de séditieux, attendent comme le paysan d'*Horace*, l'écoulement du ruisseau (1) ; tandis que les déclamateurs phrasent sur la chûte des arts et de l'industrie, peu de gens observent que par sa nature destructive la révolution amène nécessairement la République militaire. Ses fondateurs ne pouvaient pas mieux s'y prendre qu'en ruinant les travaux de luxe, les manufactures, le commerce maritime et toutes les professions sédentaires. Ils jettent ainsi une innombrable population d'ouvriers désœuvrés, parmi ces légions déja formées de fainéans et de frippons, de bandits et d'affamés qu'ils arment alternativement ou de poignards ou de fusils. Supprimer les atteliers, les chantiers, la navigation, la bourse et les métiers, c'est se créer une pépinière d'instrumens de crimes au-dedans, et de régimens pour le dehors. La guerre extérieure a donc développé ce régime, qui réduit exclusivement vingt millions d'hommes à deux professions, l'agriculture et l'art militaire. Ainsi s'est vérifié

(1) *Rusticus expectat dum defluat amnis....*

cet adage de Tribune, tant de fois tourné en dérision, que la richesse et la puissance nationales seraient toute entières dans le fer.

Le moment approche où l'on ne verra plus en France que des socs et des bayonnettes. Chaque *Sans-culotte* militant aura droit à la distribution des terres et du butin : déja le fait existe, et bientôt une constitution en forme le légalisera.

Une conséquence immédiate suivra cet établissement : ces sauvages féroces dormiront armés au sein de la paix ; de l'intérieur conquis et ravagé, ils passeront chez leurs voisins, ils les désoleront d'incursions ; leur politique et leur instinct les pousseront sans cesse à subjuguer par les armes et par l'opinion. Ainsi, une poignée de bandits formés par *Romulus* assujettirent les peuples du Latium, se divisèrent les terres conquises, et firent respecter leur aigle de bois de la Numidie aux rives de l'Euphrate.

Vraisemblablement ce tableau fera sourire de pitié la foule immense des esprits évaporés qui, en prenant une glace, ou couchés pour quelques heures encore sur un sopha, étudient la révolution dans la gazette, et dissertent sur les causes pendant que les effets investissent nos dernières illusions. Je me borne à prier ceux que la nature a doués d'une sérénité si bienfaisante, de considérer la carrière qu'ils viennent de parcourir : je les prie de me dire si, de l'état actuel de la France à celui que j'ai dépeint, il existe un

intervalle comparable à celui de la première et de la dernière époque de la révolution ; je les prie de rapprocher le catafalque de Turenne de celui de St, Fargeau, le palais désolé des Thuileries de la demeure auguste de leurs Rois ; le petit-fils d'*Henri IV*, protégé par quatorze siècles monarchiques et par des vertus que rarement la Providence fit asseoir sur le Trône ; de *Louis XVI* traîné dans les cachots par les plus infâmes des humains, égorgé par ses propres bienfaits, laissant dans les chaînes et dans le deuil cette Famille chère et sacrée, à laquelle il ne reste plus que la protection de la Divinité, tandis que les prostituées de ses bourreaux étalent ses diamans aux tribunes de nos spectacles.

SECTION III.

Divisions des Républicains ; comment elles ont servi aux effets qu'on vient de décrire.

ON se tromperait de croire que ce plan révolutionnaire, tel que nous venons de l'analyser, fut prémédité et poursuivi dans son entier par cette cohue de factieux babillards, de dictateurs de ruisseau, et de chefs-momentanés qui, successivement dirigèrent les mouvemens de la populace. Comme le génie des *Constitutionnels* s'était arrêté à la *Démocratie royale*, celui des *Brissotins* s'arrêtait à la démocratie populacière, organisée. Ils voyaient trop de hazards, et trop d'incertitudes

de conserver leur pouvoir, dans la théorie pure des *Sans-culottes* qui, réduisant l'art social à un jeu de piques et de guillotines, rendait superflus le partage de *Brissot*, les monitoires anodins du Ministre *Roland*, les fripponneries dialectiques de *Guadet*, et les dehors de vertu dont ces conspirateurs pudibonds jugeaient *prudent* de se parer.

On n'attend pas de moi que je souille ma plume à anatomiser ces différentes sectes de bouchers *décens*, et de bouchers découverts qui sortirent du cadavre de la Monarchie ; mais comme il existe en Europe, et même chez des hommes en place, un penchant déplorable à excuser des forfaits par l'exemple de forfaits plus énormes, à se ménager un appui dans la moins odieuse perversité, et à faire un arbitrage entre les dégrés approximatifs de scélératesse, parce qu'on est étranger à la plus belle des passions, à la haine des méchans ; il faut réduire ces espérances secrettes à leur valeur, par l'exposé des nuances qui séparent ces deux factions des *Girondins* et des *Maratistes*.

Les premiers complottèrent la République et l'exécutèrent avec le secours des seconds. Il était juste qu'on leur abandonnât le Gouvernement, les Comités, l'influence dirigeante, les directoires provinciaux, la couronne dont ils venaient de s'emparer ; mais ils disputèrent à leurs complices le pouvoir municipal qui disposait alors des têtes et des bourses dans la capitale : la guerre éclata, elle n'a pas discontinué.

La majorité de la Convention obéissait aux Girondins, de même que la majorité de la précédente législature fut anti-républicaine. L'une et l'autre ont eu le même sort, et par les mêmes causes. A l'époque de l'assassina du Roi, l'ascendant des Maratistes se fortifia de l'accession d'une espèce de tiers-parti qui prenait le sobriquet d'*indépendant*, et que dirigeaient un ancien clerc de Procureur devenu Maréchal-de-Camp, sous le nom de *La Croix*, et un *Barrère* poëtereau Languedocien, élevé au sang par les mœurs du jour qu'il appellait de l'énergie.

Les *Brissotins* opinèrent pour renvoyer au peuple le jugement du Roi ; non qu'aucun sentiment de justice ou de compassion inspira cette modification ; mais la politique leur dictait d'épargner à la Convention l'odieux d'un régicide, et d'en prévenir les effets qui ne leur échappèrent point. L'instinct leur fit clairement appercevoir que de l'échaffaud du Monarque à leur propre supplice, l'intervalle était presque immédiat.

Quant à leur doctrine, ils l'ont exposée dans ce fatras d'articles et de sections que *Condorcet* lut un jour à l'Assemblée, et qu'il orna d'une préface dont chaque phrase est une sottise ou une énigme. On découvre que cette faction tendait à organiser une République de Quakers sans vertus, en limitant faiblement la démocratie illimitée par le régime représentatif ; à restreindre l'influence de Paris parce qu'ils ne la gouvernaient plus ; à donner plus de ressort à l'action des loix

parce qu'ils se flattaient de les administrer; à restreindre la puissance des clubs qui leur refusaient obéissance, et à modérer la soif du carnage dont-ils se voyaient personnellement menacés après l'avoir allumée.

Les *Maratistes* ont conçu la révolution telle que nous l'avons esquissée antérieurement. Laissant à leurs rivaux timides ce galimathias d'ordre et de souveraineté populaire, de respect pour les loix et de toute puissance dans les proletaires, de propriété maintenue et de pouvoir défensif enlevé aux propriétaires, ils appliquent rigoureusement les droits de l'homme. Licence et impunité permanentes sous le nom de liberté, consécration de l'égalité par des loix agraires sur les immeubles et les porte-feuilles, supplices et assassinats pour dompter toute résistance; voilà leur code; chaque jour ils en décrétent un chapitre.

Ce serait une erreur de supposer plus de scrupules dans les *Brissotins* (1). Plus habiles, moins féroces, moins impatiens que leurs adversaires, ils les surpassent en machiavelisme. Savans à préparer les circonstances pour le crime, ils laissent à leurs concurrens le tort d'exécuter plus de crimes que n'en exigent les circonstances; leur mesure de perversité est précise et rafinée.

S'ils ont plus de politique, les Maratistes

(1) Il existe sans doute des Républicains honteux, intimidés par les boucheries civiques, ou désabusés; mais on ne peut mettre en ligne active une classe d'hommes condamnés par leur caractère à servir de jouet à tous les partis.

ont plus d'audace. Ceux-ci se baignent dans le sang tête levée ; ceux-là le répandent goutte à goutte, le voile sur les mains, le masque sur le visage, et la morale dans la bouche. Leur retenue est moins l'effet de la conscience que de l'effroi ; et s'ils n'ont pas tout osé, c'est qu'ils voyaient qu'en osant tout contre les autres, ils donnaient à la faction la plus désespérée l'exemple et le droit de tout oser contre eux-mêmes (1).

Les

(1) Les *Brissotins* ont un *esprit double*, l'un pour provoquer les crimes lorsqu'ils leur sont utiles, l'autre pour les improuver lorsqu'ils menacent la sûreté du parti. *Jourdan* ouvre la glacière d'Avignon, et *Brissot* imprime dans sa feuille « que les bourreaux n'ont que *de petits reproches à* » *se faire* ; que les crimes inséparables d'une révolution » ont un objet d'intérêt public, qu'alors c'est la société » *presque* entière, ou du moins *une grande partie de la* » *société*, qui punit violemment quelques individus, qui » opposent une résistance *criminelle* à la volonté générale, » subitement et *tumultuairement* exprimée ». -- En conséquence, *La Source*, *Guadet*, *Grangeneuve*, associés du *vertueux Brissot*, font proclamer l'amnistie des meurtres d'Avignon. C'est encore ce *Brissot*, le respectable ami de Mylord *Lauderdale*, qui, lorsqu'on pillait, lorsqu'on décapitait des Journalistes ses rivaux, s'écriait qu'il fallait *se prêter aux circonstances et laisser un peu dormir la loi* ; mais lorsque ce printemps la Commune de Paris proscrivit la feuille de *Brissot*, alors la *vertu*, la *morale*, l'*ordre*, l'*égalité*, la *liberté* croulaient par les fondemens. C'est encore ce *Brissot* qui s'est vanté solemnellement d'avoir fait déclarer la guerre, pour avoir l'occasion au premier échec, d'accuser le Roi de collusion avec les ennemis, et de le précipiter du Trône.

Tout le monde connaît les maximes du *vertueux Pétion*, dont les gardes prétoriennes, expédiées de Paris, assassinèrent le Duc de la *Rochefoucault*, de même que l'*austère vertu* de *Brissot* avait conduit sous le couteau des *Septembriseurs* MM. *Le Montmorin* et *De Lessart*.

Les divisions de ces deux partis ont assuré la victoire au plus forcené. Dépopularisés par leurs efforts même pour paraître populaires, les *Brissotins* dans ce duel de vautours, laissaient chaque jour une plume sur le champ de bataille. Perdant pièce à pièce leurs fragiles défenses, ils ont vu forcer l'enceinte de leur inviolabilité, par les mêmes moyens qu'ils avaient dirigés contre celle du Monarque.

Le troisième Triumvir du 10 Août, le *vertueux Roland* écrivait dans une adresse aux Parisiens, touchant les massacres de Septembre : » J'ai bien jugé ce que la » *patience longue* et trompée du peuple et ce que sa » *justice* avaient dû produire. Je n'ai point *inconsidé-* » *rément blâmé* un terrible et premier mouvement ; j'ai » cru qu'il fallait éviter *sa continuité*. Ainsi qu'un grand » orage purifie l'air et balaie les immondices, ainsi la » colère et les mouvemens populaires opèrent en quelques » heures ce que le cours des choses amènerait peut-être » *trop tard* ".

Et voilà les hommes qui sollicitent aujourd'hui de la pitié parce que leurs crimes retombent sur leurs têtes, et qui ont feint de s'attendrir après coup sur leurs victimes, parce que *Danton* et *Roberspierre* leur lançaient aussi des *mandats d'arrêt*.

On sait que l'Assemblée *toute entière* passa à l'ordre du jour lorsqu'on vint l'inviter à s'occuper du massacre des prisons. Pas une autorité constituée ne s'ébranla ; mais *Roland*, Ministre de l'intérieur, écrivit à *Santerre* le 4 Septembre, c'est-à-dire deux jours après la consommation de ces forfaits inouïs dans les annales de la férocité humaine, *de déployer toutes les forces que la loi mettait entre ses mains pour la sûreté des personnes et des propriétés.*

On pardonnera l'étendue de cette note à la nécessité de désabuser ceux qui ont l'indulgence de supposer plus de probité dans les auteurs du 10 Août, que dans leurs émules du 2 Septembre.

Cette variante de la révolution a résulté comme les précédentes, non d'un grand coup de main subit, mais de mille préparations de détail; les Jacobins ont rongé la barricade qu'ils craignaient d'attaquer de vive force. Pendant les débats respectifs, et au milieu des jérémiades de *Roland* détrôné, les massacres solemnels, tels que ceux du 2 Septembre se légitimaient; l'invasion des propriétés se décrétait à la Tribune des Jacobins, à la Commune et sur la *Montagne*; les emprunts forcés et les confiscations s'exécutaient; les Tribunaux révolutionnaires prenaient racine sur les têtes coupées; Paris et le Royaume n'étaient plus qu'une géomonie; les paroles indiscrettes devenaient crime capital, les actions indifférentes rébellion; chaque citoyen, non Jacobin, se trouvait entre le pillage, les cachots et la mort; des Commissaires choisis se répandaient dans les départemens, en qualité d'exterminateurs (1); des valets-de-bourreaux remplissaient le ministère, et n'avaient plus d'autres fonctions que celle de *muets* de la Convention; enfin, cette Assemblée prenait le caractère d'une saturnale de tygres rugissans: jamais les cabanons de Bicêtre n'offrirent plus d'horreurs et de crapule; les carbets des Rouintons seraient le Sénat de Rome en comparaison de cette antre des Thuileries, où le rebut des échaffauds venait dic-

(1) Le Département et les Juges de l'Ain leur ayant représenté qu'ils ne pouvaient supplicier sans preuves une foule de citoyens de tout ordre emprisonnés à Bourg, ces Commissaires leur repliquèrent en grinçant les dents: *Eh! s'il nous avoit fallu des preuves, aurions-nous condamné CAPET.*

ter des décisions au rebut de la nature, et où des Pasquins antropophages se proposaient mutuellement des verres de sang (1).

La théorie des révolutionnaires *profès* est donc maintenant en plein exercice ; elle n'a plus à surmonter que deux obstacles, les révoltes de l'intérieur et la guerre du dehors qui affirmiront la République des *Sans-culottes*, si elle ne parviennent pas à la tuer avant l'hiver.

SECTION IV.

Vues des Républicains dans la guerre actuelle, ses rapports avec la révolution, causes de résistance.

LA révolution et la guerre sont inséparables; elles ont une tige commune ; tous les moyens de révolution sont des moyens de guerre ; il n'appartient à aucune puissance humaine de dissoudre cette alliance, si l'on en laisse échapper le principe.

En provoquant ce terrible conflict et en le généralisant, les Républicains ont eu six objets correspondans.

D'affermir la révolution française et d'en faire une révolution sociale.

De ne laisser ni un trône debout, ni un

(1) *Apportez un verre de sang à Couthon !* disait dernièrement un des membres de la droite. -- *Baignez ces Messieurs dans un tonneau de sang patriote*, repliquait la gauche.

gouvernement quelconque existant sur d'autres bases que celles de la démocratie illimitée, armée et délibérante.

De subvertir toutes les distinctions et de dépouiller tous les propriétaires, la noblesse après le clergé, les colons après la noblesse, les capitalistes avec les colons, le commerce avec les capitalistes, les rentiers avec le commerce.

D'écraser les propriétaires de contributions excessives et arbitraires, jusqu'au moment de les expulser par violence de leurs patrimoines.

D'y parvenir en remettant la souveraineté, le pouvoir, la force, les places et les trésors aux *Sans-culottes* exclusivement.

Enfin, de s'incorporer les pays à conquérir, en y réalisant les opérations françaises, pour nourrir la guerre par la rapine, et soutenir la rapine par la guerre.

Les fameux décrets des 15 et 30 Décembre dernier, décrets qui composent le résumé, le système et le résultat de la révolution, portent sur ces six élémens; le rapporteur *Cambon* en composa son discours préliminaire où tous les voiles furent levés. Transportée d'admiration, l'Assemblée dépêcha sans délai des marchands de liberté, sous le nom de Commissaires, pour aller vendre *fraternellement* les droits de l'homme au pied des Alpes, sur le Rhin, sur la Meuse et sur

l'Escaut, pour agioter des confiscations, et après s'être fait payer le prix de l'indépendance qu'ils apportaient aux peuples, se les adjuger le sabre à la main, par des réunions *volontaires*.

Quoique les revers du printemps ayent dérangé ces générosités philosophiques, on se tromperait fort d'en supposer le plan anéanti; les armées étrangères le compriment; mais son ressort est encore entier; jamais la proposition d'évacuer ce qui reste de pays conquis n'a obtenu la moindre faveur à la Convention, et nul doute qu'aux premiers succès, ou qu'à la suite d'une paix dérisoire de vingt-quatre heures, les *Cambons* ne reparussent avec les *Gengis-kans* des sociétés fraternelles.

Si les deux factions venaient à se réconcilier, la dévastation de l'étranger serait le gage de leur réunion. Dans une lettre dont le hasard m'a procuré la connaissance, *Brissot* écrivait à l'un de ses Ministres-généraux, vers la fin de l'année passée : » Il faut *incendier les quatre coins de l'Europe* : notre » salut est là. *Dumouriez* ne peut nous con» venir; je me suis toujours défié de lui. » *Miranda* est le Général de la chose; il » entend le pouvoir révolutionnaire, il est » plein d'esprit, de connaissances, &c. &c. ".

Les envahissemens soit au-dedans, soit au-dehors, sont aujourd'hui la loi nécessaire et la condition d'existence qui pèsent sur le nouveau monde sorti des fanges de Paris. Quatre millards et demi d'assignats infestent la circu-

lation ; il y en aura cinq milliards avant l'année révolue. Entre-t-il dans la pensée que les révolutionnaires songent à les liquider ? Non ; ils ne le pourraient pas sans nuire au projet plus essentiel de partager aux conquérans les hypothèques conquises, et de prolonger le dévouement du peuple en l'affranchissant de tous impôts. Ces deux opérations exigent qu'une portion des biens des émigrés et autres à prendre, soient divisés entre l'armée et les agens inférieurs de la république : on l'a demandé énergiquement dans les sections, dans les clubs et à la commune ; déjà un décret récent de la Convention a déterminé les premiers lots. L'autre portion des patrimoines usurpés servira de domaine public ; ses revenus formeront ceux de la république ; ils tiendront lieu des taxes qui ne sont plus proposables à un peuple armé et souverain.

Dans l'intervalle, on vivra sur de nouveau assignats : les dépenses révolutionnaires et nationales seront acquittées par l'imprimeur de ce papier monnoye, par des appels aux porte-feuilles, par des chambres ardentes, par un milliard ou deux empruntés encore à la faveur des guillotines permanentes.

Mais comment se soulager de la masse énorme du papier circulant ? L'un des moyens les plus rapides est de les pousser hors du Royaume, d'étendre la playe pour la cicatriser, et de repomper les métaux du dehors par un échange forcé de chiffons barbouillés à l'effigie de la liberté. Plusieurs Cabinets ont à

se repprocher le cours de cette spéculation cosmopolite, par la tolérance qu'ils ont accordée, et que divers Etats s'obstinent encore à accorder au commerce des assignats : il est manifeste, qu'à moins d'une dépression dans les changes équivalente à *zéro*, ils servent d'éponge pour absorber insensiblement le numéraire de l'Europe.

De même que le Mammon du Paradis perdu a les yeux toujours fixés sur le parvis d'or de la demeure céleste, la Convention a ses griffes dressées sur les propriétés publiques et privées de l'étranger.

Qu'on réfléchisse maintenant à la nature d'une guerre qui repose sur de pareils motifs. Qu'on veuille bien se demander s'il serait prudent de la faire à demi, si les mots de composition et de paix ne paraîtraient pas des blasphêmes contre la société, si traiter avec l'hydre avant d'avoir coupé ses têtes, ce ne serait pas lui livrer tous les propriétaires de l'Europe (1).

(1) Ce n'est point ici une hyperbole. L'indolence qui ne lit rien ou qui lit mal et qui oublie tout, traite d'exagérateur quiconque lui montre le danger. La doctrine fondamentale des Jacobins dominans dans la Convention est que les propriétés sont NATIONALES ET COMMUNES : cet axiome se répète chaque jour aux tribunes de la capitale. — Lorsqu'on proposa d'exempter les vaisseaux d'Amsterdam de la saisie, comme appartenant à des patriotes, *Boyer-Fonfrède*, un des chefs les plus importans, objecta que les bourgeois d'Amsterdam *étant aisés, on ne pouvait les considérer comme des Sans-culottes, que les Sans culottes n'armaient pas de vaisseaux, & que les Sans-culottes seuls méritaient d'être ménagés.*

Le plus artificieux et le plus immoral des perturbateurs,

Mais, répète-t-on chaque chaque jour, ces expédiens désordonnés s'usent d'eux-mêmes, ils bouleversent toute économie publique, ruinent l'état et tarissent la sources des richesses.

Eh ! qu'importe, répondrai-je, l'économie publique à une assemblée dont aucun membre n'est personnellement responsable, qui ne voit la patrie que dans son tripot, qui est une faction et non un gouvernement ! Elle ne poursuit qu'un objet, c'est de maintenir la révolution ; il ne faut pas lui objecter des maux qui font ses ressources, ni des destructions dont les matériaux servent de leviers à l'anarchie.

Cependant une année vient de s'écouler au milieu des combats, et rien encore n'a fait fléchir les résistances ; l'édifice est lézardé par les secousses intérieures, mais les colonnes vacillantes ne perdent point leurs piédestaux. Pas une ville n'ouvre volontairement ses portes ; pas un bataillon ne déserte ses drapeaux ; pas une armée ne cède le terrein sans le disputer avec acharnement ; le cri de royauté n'a pas encore passé la Loire inférieure ; le fanatisme s'alimente par les calamités ; les soldats meurent, d'autres les

---

Clavière, Ministre au mois d'Octobre dernier, proposa dans ce temps-là à *Montesquiou* de faire servir l'armée du Var à extorquer aux Génois un emprunt forcé de trente millions en *espèces* à quatre pour cent, et d'employer l'armée des Alpes à une opération semblable sur les Bernois et les Genevois.

remplacent; on n'apperçoit ni terreur, ni lassitude, ni résipiscence.

Tels sont les discours qui se propagent des conversations dans les camps et des camps dans les cabinets : leur influence a des effets trop marqués, pour que les causes d'une résistance indubitable ne soient pas examinées.

On pourrait les comprendre toutes dans une ligne. Ce phénomène tient principalement à l'inadvertance, qui oublie que des moyens de révolution surpassent nécessairement des moyens de guerre *isolés*.

D'abord on apperçoit qu'outre les instrumens communs à toutes les Puissances, savoir : les canons, les soldats, et l'argent ou ce qui le représente, la Convention de Paris met à ses ordres, et avec autant d'art que de fécondité, tous les prestiges de l'opinion, l'énergie de l'enthousiasme, les fascinations de la plume et de la parole, les passions qui ont le plus d'empire sur le cœur humain, la convoitise du commandement et la haine de l'obéissance, l'intérêt et la vanité, l'amour de la flatterie et la crainte, l'habitude de l'indépendance et la certitude de l'impunité.

C'est par l'emploi alternatif de ces mobiles que des usurpateurs sans nom, sans fortune, sans talens supérieurs, et dégoûtans de crimes, entraînent à leur défense une masse de scélérats aveugles et de fous furieux. C'est ainsi qu'abandonnée de la majorité de ses

premiers prosélytes, entourée de ruines et de malheureux, et attaquée par les principales Puissances de l'Europe, la révolution reste debout dans un bain de sang.

L'autorité d'aucun despote ne parviendrait à soutenir la proscription du numéraire et la machine des assignats ; mais la Convention est parvenue à établir aujourd'hui le cours de son papier sur la nécessité. L'avilissement de ces billets conduira bientôt à une catastrophe par le renchérissement immodéré des consommations ; mais on peut entrevoir que, déja, les révolutionnaires songent à la tourner à leur profit, en livrant les propriétés à un pillage général.

Quoiqu'il en soit de l'avenir, il est sensible que pour le présent, celui qui met des écus dans la balance de la guerre, reste inférieur à celui qui la soutient avec un papier timbré, dont sa seule volonté limite l'émission.

Il ne l'est pas moins que l'enrôlement universel des habitans, dont le fanatisme et le besoin ont lié la cause individuelle à celle de la révolution, fournit des ressources d'attaque et de défense supérieures à celle d'armées régulières, transportées à deux ou trois cents lieues de leurs foyers, avec l'attirail immeuse qui les accompagne ; pour qui de grands revers seraient presque irrémédiables, et dont les chefs ne peuvent rien abandonner au hasard, ni à des chances qui n'auraient pas été prévues dans leurs instructions.

Lorsque la Convention rendit ce décret digne de *Xercès*, par lequel elle ordonnait une levée subite et extraordinaire de 300,000 hommes, on riait de mépris, et la raison le justifiait. Cependant, cette armée subsidiaire s'est formée en très-grande partie, au milieu de murmures sans effet, et de mécontentemens sans énergie.

Et à côté de dix armées sur les frontières, nous en voyons une nouvelle s'élever dans les départemens insurgés, une de royalistes à l'Ouest, et une aux ordres de l'Assemblée dans l'intérieur.

Ces forces physiques, et cet édifice de papier qui repose sur un volcan, eussent néanmoins déja plié sous le poids des difficultés, sans la persévérance des moteurs à seconder les causes morales de leur domination : la plus terrible guerre qu'ils fassent à leurs ennemis, consiste à opposer des sentimens très-exaltes à des mesures qui tendent à les exalter encore.

Les évènemens, depuis deux ans, leur ont servi à délivrer le peuple de la crainte des étrangers : il a été plus facile de laisser détendre ce ressort décisif, qu'il ne l'est aujourd'hui de le remonter. Lorsque la nation a vu qu'impunément un mépris insolent était versé à pleines mains dans l'Assemblée, dans les clubs, dans un million d'écrits, sur les gouvernemens étrangers ; lorsqu'elle a vu tolérer une tribune législative où la personne nominative des Souverains recevait

deux ans de suite les outrages les plus sanglans ; lorsqu'elle a vu des compagnies de régicides s'organiser, sans qu'un soldat d'aucun pays sortit de ses casernes ; lorsqu'elle a vu des gazetiers français devenir seuls les arbitres de la paix et de la guerre, et prendre au dépourvu tous les états aujourd'hui belligérans, à commencer par l'Empereur et l'Angleterre, et à finir par le Duc des Deux-Ponts ; lorsqu'ensuite elle a vu qu'une première campagne aboutissait à des conquêtes aussi rapides qu'inattendues, et qu'après la perte de ces conquêtes, trois mois s'écoulaient sans que les frontières fussent entamées, elle a perdu tout sentiment de terreur et même de considération pour les armées étrangères.

La Convention et les clubs ont alimenté ces dispositions. C'est un fait positif que, royalistes ou républicains, personne n'a conçu depuis dix mois d'alarme ou d'espérance sur la guerre.

Un ou deux camps emportés, deux ou trois places prises, altèrent peu cette sécurité : une expérience précédente fait considérer ces revers comme sans conséquence ; les intervalles qui, jusqu'ici, ont constamment séparé un succès de l'ennemi d'opérations vives et immédiates, ces repos à la frayeur et à la réflexion ont affermi la confiance. C'est bien peu connaître le peuple, le Peuple-Roi, et sur-tout le peuple de Paris, que de le croire intimidé par des armées belligérantes à cent lieues de lui ! hors de l'ex-

trême circonférence, et sur-tout au centre; il en soupçonne à peine l'existence. Ni la Convention, ni les clubs, ni les caffés, ni la multitude n'ont daigné s'en occuper depuis trois mois : l'intérêt de la guerre ne sort pas des bureaux du Ministre qu'elle concerne, et si les partis jettent un regard sur la frontière, c'est uniquement pour déplacer et faire pendre les Généraux, à qui telle ou telle cabale veut substituer ses créatures.

Les hostilités de la République française ayant seules généralisé la coalition des Gouvernemens étrangers, cette accession successive a glissé sur des esprits qu'un soulèvement plus prompt et plus unanime de l'Europe eut frappé d'épouvante. On s'est habitué au nombre de ses ennemis : après les avoir vus successivement flotter dans l'indécision, et montrer long-temps à la révolution les ménagemens de la neutralité, on en a induit qu'ils n'entraient pas dans la ligue par un intérêt uniforme, et que cet accord forcé manquait de solidité.

Ce préjugé a jetté de profondes racines : l'opinion populaire d'un démembrement projetté, d'indifférence aux malheurs de la Maison de Bourbon, de négotiations qui ne tarderaient pas à se mêler aux opérations militaires, l'a aggravé. Persuadés que la ligue Européenne séparait ses intérêts du retablissement de la Monarchie, ceux qui la bouleversent ont mis leur tactique dans une contenance ferme, qui bientôt devait les conduire à la paix.

Une déclaration commune des Puissances qui, en certifiant de l'unité de leurs desseins, en eut manifesté le but et les limites, aurait peut-être affaibli ces illusions, désabusé les exagérateurs de tous les partis, fixé un point de ralliement à des résistances encore incertaines, et montré aux soutiens ébranlés du désordre actuel, leur inévitable situation.

Mais ce ne sont pas là, à beaucoup près, toutes les causes qui, jusqu'à présent, rendent la guerre impuissante contre la révolution.

Qu'on évalue l'énergie que reçoivent ses défenseurs du foyer commun qui les embrase, de ce grand Conseil qui réunit tous les pouvoirs, qui renferme les cœurs les plus atroces et les têtes les plus volcanisées, qui discute et délibère en présence de la foule, dogmatise et décrète, est en même-temps législateur et précepteur public.

Qu'on suive l'action prodigieuse de ces Clubs, sénats concentriques du sénat national, qui par-tout propagent les fureurs, le caractère, les décisions de celui-ci, et lui servent de bras pour envelopper l'opinion.

Les ravages de la presse qui soutient les esprits dans un ébranlement convulsif et continu, et qui élève un rempart de feu entre la vérité et la nation.

Les instructions populaires qui, à la voix d'orateurs ambulans, pressent ou ralentissent

l'enthousiasme, arrachent des sacrifices à celui même qui semble n'avoir rien à sacrifier, commentent les déclamations de l'Assemblée, ses monitoires, ses proclamations, et prolongent cette fièvre continue, dont les accès produisent à volonté ou des massacres, ou des armées.

Les secousses imprimées à l'imagination par des fêtes solemnelles, dont l'atrocité burlesque ne peut être surpassée que par leurs effets, et ces chants de cannibales au bruit desquels *Dumouriez* ramenait au combat et à la victoire ses bataillons écrasés par les batteries de Gemmape.

Qu'on observe ce que peuvent des Athées vômis de l'écume sociale, et maîtres d'un empire comme la France, couvrant à volonté les rues d'assassins, les foyers domestiques de délateurs; d'une main ouvrant les cachots et de l'autre les caisses de l'état, ne mettant pas plus de bornes aux supplices qu'aux récompenses, prodiguant les hommes et l'argent comme la poussière, opposant aux combinaisons calmes de leurs ennemis, une ardeur de chaque minute, une infatigable attention à profiter des moindres circonstances, et cette préocupation tenace qui ne permet pas une heure de distraction ni de sang froid.

Qu'on observe les effets de cette artificieuse audace qui ne montre ni épouvante, ni indécision, ni doute sur le salut public; qui déclare la guerre à l'Espagne, le lendemain

du jour qu'elle a déclaré la guerre à la Grande-Bretaigne, qui fixe les irrésolus, intimide les mécontens, embrase les enthousiastes, tandis qu'au dehors, comme au dedans, nul révolutionnaire converti n'est assuré d'un port, s'il se refuse à la manœuvre du vaisseau.

Il n'est plus temps de le dissimuler : comment s'étonner des résistances qu'on éprouve, lorsqu'à côté d'un pareil emploi des temps et des choses, des sentimens et des conjonctures, on place une guerre sans passion, une guerre lente et progressive au milieu d'évènemens toujours inopinés, une guerre d'où les ressorts moraux seraient écartés, une guerre circonstancielle que la sagesse et la valeur conduiraient avec l'habileté de la science, mais sans égard aux vicissitudes perpétuelles de l'état intérieur du Royaume ?

SECTION VII.

Autres causes de résistance tirées de l'esprit de la révolution.

Après avoir indiqué les principes, résultans de la nature même de la guerre, qui rallentissent l'efficacité de celle-ci ; après avoir rendu probable qu'elle n'imprime ni terreur aux factieux, ni confiance aux Royalistes, ni aucun sentiment de sécurité à cette foule immense d'intermédiaires désabusés qui attendent un libérateur, il nous resterait à développer les causes tirées de la nature de la révolution, qui concourrent aux mêmes effets.

Mais

Mais ce tableau serait l'histoire de quatre ans ; il ne peut être tracé en quatre feuillets, et il faut se réduire à l'esquisse de quelques traits.

Deux genres de liens attachent les esprits à la subversion actuelle ; les uns tiennent à des intérêts locaux ou personnels, ou communs à telles classes d'individus ; les autres plus généralisés, tiennent à l'esprit public qu'a produit la révolution. Si au lieu de se concilier quelques-uns de ces intérêts ou de ces sentimens, si, au lieu de les mettre mutuellement aux prises, on les heurte dans leur ensemble, faudra-t-il être surpris de leur opiniâtre et unanime opposition ?

Trois divisions d'hommes, par exemple, composent les armées de la révolution ; les gardes-nationales sédentaires, dont l'intérêt est dans le retour de l'ordre et de la paix ; les volontaires dont le débordement effréné a besoin d'anarchie, de guerre et de rapine ; les troupes de ligne enchaînées à leur état par devoir et par nécessité.

Quant aux volontaires, jusqu'à la dernière extrémité le plus grand nombre restera dévoué à l'anarchie, comme à la protectrice de ses désordres : toute régle leur fait horreur ; c'est à eux que *Custines*, tout *Custines* qu'il est, se vit obligé à Mayence d'adresser une loi pénale, spéciale, contre *le viol*. Ce serait une illusion d'espérer les ramener à aucune subordination, même par le sentiment de la gloire ou par la reconnaissance : l'épreuve qu'en a fait *Dumourier* change cette opinion en certitude.

Certainement, ni les gardes-nationales domestiques, ni l'armée de ligne n'ont les mêmes motifs de verser leur sang pour des scélérats. L'équité oblige de dire qu'en général, durant les irruptions de l'automne et de l'hiver derniers, loin de se permettre des vols et des violences, les soldats de ligne les ont fréquemment réprimés et punis : un grand nombre d'Officiers, même de nouvelle création, détestent la République ; mais comment ces régimens s'en détacheraient-ils ? Il faut qu'ils la servent sous peine de la vie, car, s'ils l'abandonnent, toute issue leur est fermée : on les place entre l'infamie et l'indigence ; au-dedans, on leur offre bonheur, distinctions et récompenses ; au-dehors, un abîme. — Je pourrais ajouter qu'au travers du libertinage d'opinion par lequel on a perverti les principes militaires, il existe encore un levain d'honneur qui pousse le soldat français vers l'ennemi, lorsque cet ennemi est étranger, et qu'on lui laisse ignorer le but déterminé des hostilités. On ne contestera pas l'influence de ce sentiment, si l'on observe que, dans la guerre de la Vendée, la troupe de ligne a fréquemment joint les Royalistes, ou leur a cédé le champ de bataille.

Qu'on parcoure le Royaume, qu'on y étudie le caractère de cette résistance à la *contre-révolution*, mot qui impliquant le rétablissement absolu de tout ce qui a été changé ou aboli, devait être proscrit au moins par la prudence, et qui, devenu le signal du fanatisme, a donné plus de bras à la République que la cocarde tricolore.

On verra les possesseurs d'assignats, trompés par les menaces heureusement sans conséquence de Royalistes sans lumières, faussement persudés que la banqueroute du papier serait signée, le jour où l'autorité souveraine reprendrait dans les mains du Monarque la tutèle des propriétés; et préférant un désastre qui traîne leur ruïne sur le cours d'une ou deux années, au désastre qui l'accomplirait dans un quart-d'heure.

On verra les détenteurs des biens de l'Eglise, redoutant des restitutions sans indemnité, s'unir à l'effroi et aux efforts des assignataires.

Ici, ce sont des provinces à qui le retour illimité de l'ancien régime, perpétuellement réclamé pour le malheur de ceux qui le réclament sans modifications, présente les Gabelles dans toute leur horreur; là, cette image se lie au rétablissement des aides, objet d'exécration comme la Gabelle: pour la Franche-Comté, la contre-révolution n'est autre chose que la résurrection de la main-morte.

Observez ensuite les effets généraux des institutions de la première Convention, sur la grande majorité des citoyens. Calculez l'impulsion qu'a reçu le caractère national de cette immense loterie de fortunes populaires, d'avancement sans titre, de succès sans talens, d'apothéoses sans mérite, d'offices innombrables distribués par le peuple en masse et reçus par le peuple en détail. Comptez les échelons d'un déplacement universel, qui culbutant toutes les conditions les unes après les autres,

a fait tomber l'autorité dans les mains de ceux à qui ne forment plus même une condition, le Généralat dans les égoûts des fauxbourgs, le ministère dans les tripots de l'écrivaillerie, la représentation populaire dans les coupe-gorges.

Voyez combien la promotion subite de tant de parvenus, de fonctionnaires, d'électeurs, de municipaux, d'inquisiteurs, de *tueurs* publics, d'agens de l'anarchie mettant le Royame au pillage, et traitant la révolution comme une table de joueurs, a généralisé l'émulation et la cupidité. A chaque tête coupée, deux fortunes s'élèvent, celle du meurtrier et celle de son moteur.

Mesurez l'énergie de ce fanatisme de vanité qu'allument les succès de l'ambition, l'importance personnelle de chacun, et les transpositions perpétuelles du commandement.

Qu'on demande au porte-faix jadis pressé entre une borne et la roue d'un carosse, s'il est content d'avoir fait disparaître le carosse et le maître qui l'occupait. Demandez à la foule des débiteurs qui font assassiner leurs créanciers, aux femmes perdues dont le civisme vaut aujourd'hui de la vertu, aux gens ruinés qui se remplument de rapines, à la foule qui de l'humiliation a passé à l'insolence, demandez-leur si une St. Barthélemi par mois les dégoûterait de l'anarchie.

Mesurez les effets de cette habitude d'indépendance qui se manifeste jusque dans les

révoltes contre la révolution, et ceux d'une présomption infinie et incompréhensible comme l'Eternité, qui attache le sçeau de la perfection à chaque ineptie, qui aveugle sur les dangers, qui ne soupçonne jamais une de ses erreurs, et se croirait déshonorée si elle cessait d'être déraisonnable (1).

Enfin, ne vous abusez pas sur la haine que les déserteurs même de la révolution portent à tout ce qui leur reproduit l'an-

(1) La présomption a été et est encore l'un des pivots de la révolution: je ne puis m'empêcher d'en citer deux ou trois traits.

Le Recueil des pièces imprimées, trouvées dans l'armoire de fer aux Thuileries, recueil que l'imbécilité ou l'impudence ont mis au jour pour démontrer la scrupuleuse fidélité du Roi envers la Constitution, renferme une lettre à S. M., écrite par un ancien soldat de marine, nommé *Rouyer*, Législateur constitué en 1791, Législateur constituant en 1792, et toujours Jacobin parfaitement brutal. Ce Monsieur demande à son Roi le ministère, le 17 Mars 1792, et lui dit: » J'ai tout comparé, » tout approfondi, tout prévu. Je ne demande pour » l'exécution de mes nobles desseins que la direction » des forces que la loi vous confie. Je connais les périls » et je les brave; la faiblesse les compte et le génie les » détruit. J'ai porté mes regards sur toutes les Cours de » l'Europe, et je suis bien sûr de les forcer à la paix ».

Je ne sais quel *Naillac*, envoyé de la Convention à Gênes, s'écriait le 26 Décembre dernier dans un discours au Doge, » La République française sera l'exemple des » perfections politiques.... L'*humanité* est la première » de ses *affections*, et elle *ne se refuse pas* à associer » à son bonheur les contrées voisines ". C'est dans ce sens que *Gensonné* disait le 14 Mars à la tribune des Thuileries : *Bientôt ceux qui ont dédaigné la souveraineté de la nation française, tomberont à genoux devant la souveraineté du monde.*

cienne Monarchie, et ses agens, et ses accessoires. N'oubliez pas que si la multitude des villes et des campagnes a ses angoisses, elle a aussi ses jouissances. N'oubliez pas que la mal-adresse avec laquelle on leur a présenté le retour de l'ordre primitif, sans transitions ni adoucissemens, ferme les cœurs à la royauté, fixe les opinions chancelantes, ravit aux bons le seul instrument avec lequel ils soulèveraient la cataracte, et donne aux méchans des légions.

Lorsqu'au dehors quelques têtes brûlantes justement sensibles à d'atroces injures, mais peu éclairées sur les intérêts de leur parti, ont prononcé ce terrible mot : *tout ou rien* ; ils ont dicté le même cri de guerre à leurs ennemis ; ils l'ont dicté encore à ceux qui ont cessé de l'être, et à qui l'on a trop fait appercevoir d'implacables vengeances ou d'inutiles repentirs.

J'ouvre un de ces écrits où l'on prend des regrets pour des raisonnemens et des reproches pour des remèdes (1). Si les agrémens du style et de l'esprit pouvaient restaurer une Monarchie, cette brochure remplirait l'intention de son auteur ; mais un défaut de jugement l'a précipité à son insçu dans celle des Républicains. Chacun eut écouté celui qui se serait borné à passer l'éponge sur les tableaux fantastiques de l'ancien Gouvernement, à prouver que ce régime trop variable et trop arbitraire, devenait moins absolu

(1) Lettres sur la République de 1793, &c. &c.

de jour en jour; que le règne de *Louis XVI* fut un règne de modération, que peu de Ministres dans aucun pays se permettent moins d'actes d'autorité que ne s'en permirent, en général, ceux d'un Prince pénétré d'esprit public, de douceur, de respect pour les loix; enfin que ces loix ayant perdu de leur énergie, qu'une instabilité funeste ayant énervé l'action du Gouvernement, que les intérêts personnels ou de corps ayant trop souvent prévalu sur l'autorité même, ce relâchement prépara la chûte de toute autorité. Personne d'instruit n'eut contesté ces vérités, qui faisaient mieux ressortir l'extravagante abomination de la révolution actuelle.

Mais, de ce que le Monarque ne tendait pas suffisamment son pouvoir légitime, l'auteur induit qu'il eut tort de ne pas en abuser; il prend les excès du Gouvernement pour ses ressorts; et ces maximes lancées du fond d'une retraite en Allemagne, on les propose comme le moyen de désarmer une nation dont les efforts balancent ceux de l'Europe entière, et dont la liberté la plus déréglée satisfait à peine le fanatisme.

Je proteste au nom de tous les vrais Royalistes (1), contre une profession dont la pu-

(1) Plus d'une fois j'ai été leur organe, et ils ne m'ont jamais désavoué. Quoiqu'étranger et Républicain, j'ai acquis au prix de quatre ans écoulés sans que je fusse assuré en me couchant, de me réveiller libre ou vivant le lendemain, au prix de trois décrets de prise de corps, de cent et quinze dénonciations, de deux scellés, de quatre assauts *civiques* dans ma maison, et de la con-

blicité en France équivaudrait à la perte de deux batailles, immortaliserait la révolution, et créerait aux Puissances plus de difficultés et de dangers que tous les Clubs de tyrannicides.

Si la Convention avait à réchauffer l'enthousiasme, elle ferait dans un monitoire la seconde édition des principes de l'anonyme, et d'après lui elle dirait à la nation :

» Cessez d'espérer aucun des avantages que » nous offrit ce Roi, dont le martyre et la » mémoire semblaient consacrer religieuse- » ment les volontés. A la royauté ensevelie, » on va ajouter tout ce qui vous la rendait » odieuse. Aujourd'hui maîtres et souverains, » céderez-vous vos destinées *au Monarque le* » *plus absolu* ? Vous penchez vers la restaura- » tion de la Monarchie ; songez qu'elle est *es-* » *sentiellement un Gouvernement féodal.* Vous » avez borné la nation aux communes seules : » eh bien, nos adversaires excluent les commu- » nes, et vous apprennent que la noblesse » et le clergé *sont les véritables et originai-* » *res représentans de la nation.*

» Le Roi *Louis XVI* vous avait reconnu » le droit de consentir les taxes dans vos » Etats-généraux ; vous avez mieux fait que » d'instituer des impôts, car vous n'en acquittez » aucun. Pour faciliter votre soumission, on » vous déclare maintenant que le *régime de*

---

fiscation de toutes mes propriétés en France, j'ai acquis, dis-je, les droits d'un Royaliste, et comme à ce titre il ne me reste plus à gagner que la guillotine, je pense que personne ne sera tenté de me le disputer.

» *Louis-le-Grand* décidera seul des contribu-
» tions, et que la volonté des Contrôleurs-
» généraux sera substituée à vos Etats.

» Tous vos cahiers en 1789 demandaient
» la suppression des intendans : on vous les
» redonnera comme *le grand ressort de la*
» *marche rapide du Gouvernement, et parce*
» *que Mr. Necker les a calomniés.* Vaine-
» ment les bons esprits pourront objecter
» que, plus l'autorité du Prince est concen-
» trée, plus il est dangereux d'en confier
» l'exercice à des agens simples et trop ab-
» solus ; que des administrations subordon-
» nées, soumises à des régles invariables, et
» qui gouvernent par un esprit de suite,
» sont préférables à des vice-Rois, dont l'ins-
» tinct tend invariablement à se rendre plus
» forts que la loi, et à outrer l'usage du pou-
» voir, en introduisant l'arbitraire pire que
» le despotisme.

» Les lettres-de-cachet nous ont servi de
» lieu commun pour vous armer contre la
» Puissance royale, votre vœu unanime les
» a proscrites ; on vous les rendra comme des
» *moyens de correction.* ---- Les coups d'au-
» torité reparaîtront *comme des graces.* Vous
» avez renversé la Bastille, on vous en rebâ-
» tira de plus spacieuses ; la justice, l'amour
» du peuple, le desir du bien, la simplicité
» des mœurs dans le Roi, lui seront inter-
» dits comme *de faux principes de popu-*
» *larité.* Pas une innovation ne sera conservée,
» pas un abus condamné. Choisissez mainte-
» nant entre l'indépendance que vous avez
» conquise, ou une sujettion illimitée ".

A ces mots, on voit toutes les dissidences s'évanouir, les camps se repeupler, la rage et le désespoir consommer de nouveaux massacres, la Convention reprendre son crédit, et les Royalistes perdre le leur. Voilà depuis quatre ans la chaîne d'écueils où l'on s'obstine à nous ramener, par ces déclamations de Divan qui font calomnier les Princes frères de *Louis XVI*, leurs conseils, les Royalistes; déclamations que l'impuissance la plus affligeante rend aussi ridicules qu'irréfléchies, et qui, par-tout, multiplient les partisans de la révolution.

Sous ce dernier rapport, l'anonyme pense-t-il que les Puissances auxquelles il adresse des leçons si impératives lui sauront gré de ses *révélations* ? Pense-t-il qu'elles applaudissent à cette séparation qu'il affiche entre les intérêts des Rois et les intérêts des peuples ? Pense-t-il qu'à l'instant où ces intérêts ne sauraient être trop unis, où de grands besoins exigent de grands sacrifices, où le frémissement de l'opinion agite sourdement les novateurs, les méchans, les entousiastes de tout pays, il soit prudent de montrer les Souverains conjurés pour établir le despotisme ?

A-t-il réfléchi à l'impression que ferait sa doctrine, dans cette isle célèbre dont les flottes couvrent les mers, et les bataillons les campagnes de la Flandre, où l'amour de la royauté, et celui de la liberté sont inséparables, et dont le Gouvernement n'a pas la puissance d'armer la nation pour relever des Bastilles ?

Espère-t-il décider ainsi les mouvemens de

cette libre et belliqueuse Confédération, dont les enfans seuls incorruptibles au milieu de la plus infâme corruption, ont versé leur sang aux pieds du trône renversé, et chez laquelle de perfides ennemis de son repos n'ont déja que trop popularisé l'intérêt de la révolution?

Ah! qu'on cesse à la fin de décréditer une cause sacrée, en lui immolant sans relâche celle de toute liberté. Tandis que la génération et les Souverains forment un vœu commun pour le Gouvernement modéré, que les désaprobateurs gardent le silence; car si leurs éclats se perdent dans les nues, c'est pour y grossir l'orage qui nous environne.

SECTION VI.

Etat comparatif de la France au printems dernier, et au moment actuel. Vicissitudes de son anarchie.

SI, à la suite de l'analyse, malheureusement fidèle, des destinées de la révolution, de son but, et de ses ressources, nous ajoutions qu'à aucune époque de son existence, elle ne fut dans un péril plus manifeste, cette opinion ressemblerait à un paradoxe; mais elle cessera de l'être aux yeux de quiconque, ne se laissant ni éblouir par des chimères, ni surmonter par de craintives exagérations, balancera les moyens de la Convention avec ceux qu'elle fournit à ses ennemis.

Nous disons la *Convention*, car elle est

l'esprit vital de la révolution. En vain l'on attaque l'une tant que l'autre reste subsistante. Les combats et les sièges, tout ce remplissage de gazettes qui amuse l'oisiveté, est à pure perte, aussi long-temps que le centre peut reproduire des places et des armées ; quelques égratignures au pied n'empêchent pas le cœur de renouveller la circulation du sang.

A qui l'Europe confédérée fait-elle depuis six mois une guerre de frontières ? A des ennemis contre lesquels la moitié de la France abattue cherche de vengeurs, à un Comité de Nérons populaciers, devenus l'horreur de leurs premiers complices, et les bourreaux de celui d'entr'eux qui s'arrête dans le chemin du crime ; dont la tyrannie effrénée manifeste l'étendue et la gravité des mécontentemens publics ; insultant avec effronterie à leurs propres loix, révoltant tous les intérêts, passant du carnage aux supplices et des supplices au carnage, emprisonnant sans formes, tuant sur un soupçon, baillonnant toutes les bouches avec la charte des droits de l'homme, opprimant la parole, la presse et la pensée, violant les domiciles, décachetant les lettres, portant l'épouvante dans chaque famille ; athées, et proclamant *Dieu* un scélérat que l'Enfer même aura frémi de recevoir, ne règnant plus en un mot que sur des victimes faites et sur des victimes à faire.

Nul talent ne relève aujourd'hui ce conciliabule : il a réduit l'art de gouverner à des corruptions ou à des assassinats ; c'est par la terreur qu'il enchaîne un *peuple libre* : mais en surpassant les tyrans les plus frénétiques, il s'en est préparé le sort.

A force d'étendre son oppression sur tous les partis qui avaient embrassé la révolution, le sien seul excepté, il a fait désirer sa perte même à ses créateurs originaires. Couvert d'horreur et de mépris, ses turpitudes l'ont affaibli autant que ses boucheries. L'opinion soutenait les précédentes Assemblées; celle-ci est obligée de soutenir l'opinion : n'étant plus défendue par des principes que ses exemples ont trahis, son hypocrisie n'en impose pas sur ses scandales.

Elle se trouve dans le passage de la révolution républicaine à la révolution dernière et absolue que nous avons décrite; elle doit la consommer ou périr; mais pour parvenir à cette issue, au milieu d'une guerre qui la presse de toutes parts, elle est réduite à forcer tous les ressorts, dont l'exercice répété affaiblit journellement l'élasticité.

Le parallèle de ses ressources comparées à celles de l'année dernière, est à son désavantage. On ne peut méconnaître un changement remarquable dans la puissance respective des parties belligérantes. Malgré ses jongleries, ses décrets, ses violences et sa prodigalité, la Convention n'a pu réunir plus de trois cents quatre mille hommes pour sa défense au dehors et au dedans : un quart et plus de cette force sert aux garnisons; le siège et la prise de Condé, de Mayence et de Valenciennes, l'ont affaiblie de trente-cinq mille hommes; elle en a près de quatre cents mille à combattre et une guerre civile dans l'intérieur : son pavillon a disparu; elle a aban-

donné la mer, ses approvisionnemens, son commerce aux escadres ennemies.

Elle s'est défaite successivement du petit nombre d'Officiers-généraux dont les talens la protégeaient : en six mois, vingt-trois d'entr'eux ont été accusés, disgraciés et démis ; quatre ont péri de mort violente, deux sur l'échaffaud, douze ont passé à l'étranger (1). Le destin des armes françaises est donc aujourd'hui confié au rebut de leur état militaire.

Le gouffre des dilapidations et des dépenses publiques engloutit, chaque mois, une somme très-supérieure aux revenus annuels de la plus opulente Monarchie. Le décri des assignats donne le thermomètre du décri de la Convention : toutes les consommations s'élevant de jour en jour à des prix exhorbitans, le Gouvernement, principal consommateur, supporte une perte équivalente au capital des fraix d'une campagne. --- Bientôt le peuple ne pourra plus atteindre sa subsistance; pour sortir de cette crise désespérée, les Jacobins livreront les fruits de la terre et ceux de l'industrie, les bourses et les porte-feuilles à la multitude ; mais à moins d'un engourdisse-

(1) Ce nombre aura sûrement grossi encore pendant l'impression de cet ouvrage. Si quelque chose prouve le délire général, c'est cette succession d'imbécilles Commandans qui, sûrs par l'exemple de leurs prédécesseurs de passer au premier soupçon, aux premiers revers, de la faveur à la disgrace, du fer ennemi à la hache des assassins, et de leur camp à l'échaffaud, viennent glorieusement se charger de maintenir la puissance de leurs futurs bourreaux.

ment mortel dans l'intérieur et dans les forces étrangères, la révolution doit rester sous les ruines d'un pareil tremblement de terre.

Déja le désespoir gagne les uns, l'abattement subjugue les autres, l'effroi est partout, la fureur change d'objet, le fanatisme arme les poignards des opprimés comme les poignards des oppresseurs.

Cette redoutable confédération révolutionnaire s'est entr'ouverte, elle a montré son intérieur à nud; c'était la boëte de Pandore, et l'espérance en est sortie. Si toute ligue en général péche par le défaut de concert et d'unité, si rarement l'emploi de ses moyens correspond à leur étendue; si des contradictions imprévues et des dissentimens incidentels en affaiblissent les combinaisons, que faut-il attendre de factions discordantes, se disputant l'empire et l'existence sur une surface bouleversée, où le parti encore dominant n'a plus que le choix des violences pour retenir les rênes du gouvernement?

A l'exemple de Saturne, la révolution dévore ses enfans. Cet ensemble formidable qui en liait toutes les parties, et en dirigeait les mouvemens, est maintenant dissous: la Convention et ses clubs travaillent à le concentrer dans leur sein; mais avant d'y parvenir, il faut réduire les départemens et les villes soulevées, il faut réduire les royalistes vainqueurs à l'Ouest, il faut prévenir des coalitions systématiques, il faut étouffer l'exemple dangereux de résistances efficaces.

Qu'on ne se déguise pas, néanmoins, que dans ces déchiremens intérieurs les probabilités sont encore en faveur de la Convention : son titre seul légitime ses mesures; elle obtient une obéissance d'habitude, elle dispose des tribunaux, des assignats, des graces, des séductions, d'une puissance illimitée. A ses ordres est cette corporation sanguinaire, dont les ressorts invisibles préparent les dangers secrets, exécutent les complots, soulèvent ou calment une insurrection, percent jusques dans les retraites, et sont les instrumens du pouvoir révolutionnaire. (1). Faute

(1) Cette corporation n'est point un être de raison. Les agens des insurrections, des incendies, des massacres, forment une véritable *confrairie*. Systématiquement organisés, ils ont leur catéchisme, leur argot, leurs Colonels, leurs Majors, leurs Capitaines, leur profession et leur noviciat, leurs points de correspondance, leurs attributions respectives, leurs départemens, leur costume, leur régles d'ordre. Jusques dans l'étranger cette infernale société a ses affiliés; elle a exécuté tous les grands crimes de la révolution; en vingt endroits de l'Europe elle a tenté des mouvemens semblables à ceux qu'elle exécutait en France. Elle a pris naissance au Palais-Royal, elle a été la main dont se sont servis les conspirateurs en chef. *Rotondo*, *Fournier* Américain, *Estienne* ci-devant chef des Sans-culottes à Bruxelles, l'*Huillier* Procureur-général du département de Paris, *Maillard* ancien Huissier, les chefs du club des Cordeliers, ont eu les premiers emplois dans ce régiment : M. de *La Fayette* le connaissait, le redoutait, mais n'eut jamais la force de se mesurer sérieusement avec lui. Le dernier complot de *Rotondo* a regardé Genève où il est arrêté depuis quelques mois. Je pourrais ajouter des détails extraordinaires à ce peu de lignes; mais je me borne à assurer que le public ne connaît encore que la superficie de la révolution d'aujourd'hui, et qu'on ne saurait trop déplorer l'imprudence de ceux qui espèrent s'en garantir en élevant quelques murailles autour de son enceinte.

Faute d'informations exactes et comparatives, on ne peut guères asseoir un jugement positif sur les troubles actuels de l'intérieur ; mais au travers des incertitudes, et à l'aide de notions antérieures, on entrevoit que, par le défaut de concert entre les mouvemens du dedans et les opérations du dehors, les oppositions armées qui menacent la Convention n'ont point encore atteint essentiellement son autorité.

Plusieurs des départemens en *rebellion*, viennent de se soumettre : la Convention les a battus par leurs propres municipalités, auxquelles elle a dicté un vœu contraire à celui des Directoires ; de même qu'au besoin elle soulève les sections contre les corps municipaux réfractaires. La première démonstration de M. de *Wimpfen* en Normandie, n'a eu d'autre suite qu'une retraite devant un empirique nommé *Seyffert*, ci-devant ordonnateur de pillules au Palais-Royal, et aujourd'hui Général d'armée. Par la faiblesse de la petite troupe que commande ce charlatan, on peut apprécier celle des insurgens du Calvados, et tout porte à croire, qu'à moins d'événemens inopinés, ils seront trop heureux de pouvoir maintenir leur indépendance dans la basse Normandie.

Les coalitions du Midi ont montré plus de vigueur, de suite et de ressources. Lyon et Marseille avaient habilement adopté les armes de leurs adversaires ; à leurs tribunaux révolutionnaires ils opposaient des tribunaux anti-révolutionnaires, des clubs d'honnêtes gens à des clubs de coupe-têtes, des associations de propriétaires à des brigands dé-

guenillés, des adresses vigoureuses aux paperasses de Paris, la résistance contre l'oppression aux insurrections et à la tyrannie offensives, et leur proclamation d'indépendance au pouvoir de la Convention.

Ces villes avaient eu la sagesse de s'avancer avec mesure, jusqu'au moment où leur accord serait consolidé et plus général. Elles s'étaient gardées de lever tout de suite l'étendart de la royauté, de peur de rallier les républicains et les Maratistes, et afin d'arriver à la restauration politique par la restauration de l'ordre. Déja ce plan s'exécutait avec succès : déja 18,000 royalistes étaient armés dans Lyon, déja Marseille leur envoyait des secours; mais l'inaction totale de l'armée piémontaise-autrichienne a laissé le champ libre à une partie de celle de *Kellermann*. Ces forces inutiles en Savoye, puisque les alliés ne passaient point les Alpes, ont été dirigées contre Lyon; une autre division a coupé le passage aux Marseillois, et cette diversion si importante, dont les conséquences eussent arraché tout le Midi à la Convention, est à la veille de s'évanouir.

On apperçoit que le contre-coup de cet évènement prochain portera sur les royalistes de la Vendée. Une fois délivrée des autres soulèvemens intérieurs, la Convention réunira toutes ses forces contre la Loire inférieure. Si malgré des avantages éclatans et long-temps soutenus, l'armée royaliste n'a pu encore s'étendre qu'un moment sur la rive droite du fleuve, si les villes prises ont été évacuées, si aucun port n'a été occupé, si l'accession d'aucune ville importante, d'au-

cuns des départemens environnans n'a suivi plusieurs victoires; si leur fruit jusqu'à ce jour s'est réduit à la conservation du terrein disputé, ces résultats ne décèlent-ils pas un balancement de forces, une situation encore précaire, et l'incertitude de l'opinion sur les progrès ultérieurs des royalistes?

Il est aisé de prévoir que cet équilibre momentané sera bientôt renversé, soit en faveur de la monarchie, si le soulèvement des villes du Midi et d'une partie des départemens résiste aux dangers qui le menacent, et se concerte avec celui de la Loire inférieure; soit en faveur de la Convention, si la guerre extérieure ne change pas de caractère, et si perdant l'espoir d'être promptement et très-promptement secourus, les insurgens du Midi, de la Normandie, de la Bretagne, et ceux qui n'osent encore se montrer, sont subjugués par les usurpateurs, ou forcés de capituler par accommodement.

Qu'on évalue comme on le voudra les chances respectives, l'un ou l'autre de ces évènemens précédera l'hiver. Que les Jacobins triomphent, ils obtiendront la même force qu'eurent les Républicains l'année dernière; leurs caprices et leurs fureurs jouiront du même ascendant, la guerre étrangère verra baisser le sien, une dernière évolution d'anarchie affermira le règne du *Sans-culottisme*, et je doute qu'alors la perte de six places sur la frontière contribue à le détrôner.

SECTION VII.

Conclusion. Moyens auxiliaires de la guerre. Erreurs des Français de l'intérieur sur les motifs de celle-ci. Erreur au-dehors sur la disposition générale des esprits dans le royaume.

En ouvrant l'histoire de toutes les guerres produites par de grandes secousses d'opinion, on voit celle-ci résister aux victoires même, toutes les fois que les vainqueurs négligèrent de les maîtriser en la dirigeant. Les défaites des Hussites, des Luthériens et des Calvinistes ne détruisirent pas le Protestantisme. Un écrivain contemporain a ingénieusement observé que jamais Général ne recruta parmi des auteurs ; mais que souvent les auteurs recrutent parmi les soldats. Toutes les révolutions offrent un mélange d'entousiasme, de méchanceté et de faiblesse. L'art de les combattre consiste donc à subjuguer la méchanchanceté, à désenchanter l'enthousiasme, et à fournir une égide à la faiblesse. Ainsi, lorsqu'une doctrine nouvelle a envahi les esprits, il faut bien se garder de lui opposer la force seule ; car jamais des canons ne tuèrent des sentimens : ils peuvent tuer les fourbes, les fripons, les brigands qui entraînent la foule à des opinions malfaisantes ; mais le sûr moyen de leur rester inférieur ou de les ressuciter, serait d'une part, de les laisser impunis, et de l'autre de vouloir immoler avec eux la totalité absolue des opinions qu'ils ont perverties, qui leur survivraient, et dont la répression instantanée ruinerait,

par le principe, la domination morale sans laquelle il est impossible aujourd'hui de gouverner les hommes.

Il faut donc abandonner aux Gascons de la politique, l'idée que la force seule réussirait à soumettre le Royaume. La soumission possible, celle qu'on doit invoquer, celle qui en écrasant les bases d'une féroce anarchie, préviendrait de nouvelles révolutions, ne résultera jamais que de la *force* et de la *persuasion* réunies.

Sans leur concours, la guerre suffira à tourmenter la France et ne la réduira point; elle suffira à épuiser les ressources de la Convention, et lui conservera les moyens d'en reproduire : si elle opère un déchirement dans l'intérieur, il n'aboutira qu'à des subdivisions de la république, où le commerce, les créanciers de la France, l'équilibre politique de l'Europe trouveront leur tombeau, et dont l'isolation offrant une proie facile à leurs voisins, nous prépare cinquante ans de guerres et d'impôts.

Chacun découvre que la force peut devenir un premier moyen de persuasion, pourvu qu'elle ébranle les esprits sans intervalle, qu'elle domine sur les espérances, que par la célérité de son action elle ne laisse ni refroidir la crainte, ni chanceler le repentir. C'est aux Conseils et aux Généraux à déterminer d'après cela, la nature des opérations militaires ; il serait impertinent d'ajouter un mot de plus pour presser une vérité qui ne peut avoir échappé à leur pénétration.

Mais le plus grand obstacle à cet empire de la force, comme ressort de l'opinion ; c'est l'ignorance de son but. Or, les desseins des Puissances étant un mystère, ses ennemis, je le redis pour la seconde fois, puisent dans ce silence comme à une source intarissable de résistances. Il leur sert à féconder les préjugés, à soutenir les erreurs populaires, à motiver l'égarement public, à balancer avec succès la terreur des armes alliées, par la terreur des suites qu'entraîneraient leur progrès dans le royaume.

Non-seulement ces prestiges en imposent au peuple et aux armées, ils influent de plus, et très-fortement sur la pluralité des partisans du régime monarchique, tous attachés à l'intégralité du royaume, et dont le plus grand nombre ne veut pas plus de maîtres absolus que de maîtres étrangers.

Quelles que soient les vues des Puissances sur la France, personne de sensé n'accréditera ce bruit absurde de démembrement indéfini, dont l'exécution prolongerait la guerre plusieurs années, et les conséquences en feraient naître de nouvelles. Il est trop calomnieux de confondre avec un envahissement systématique, quelques conquêtes inévitables dans les chances des combats, indemnités de dépenses énormes, plutôt utiles comme sûretés que comme objets d'aggrandissemens, et qu'un traité définitif ratifie ou limite suivant les circonstances.

Mais si les hommes réfléchissans repoussent ces défiances exagérées, elles s'emparent du vulgaire. Les chefs de la révolution présentent

aux Français l'image de la Pologne, ils leur présagent une semblable destinée ; ces inductions forcées sément l'inquiétude dans les états neutres et sécondaires, elles donnent aux Royalistes de l'intérieur l'apparence de citoyens infidèles, armés contre l'indépendance de leur patrie.

A ce premier obstacle aux conversions, s'en joint un second non moins considérable, et qui dérive de la même cause. C'est une opinion universelle dans le Royaume, et trop de discours violens l'ont accréditée, que les Puissances ne sont liguées que pour l'intérêt du despotisme ; qu'après avoir opéré par les armes une contre-révolution absolue, elles la maintiendraient par des gibets, et qu'elles replongeraient dans le malheur de la servitude une nation déja punie d'avoir méconnu la véritable liberté.

Comment le peuple, les soldats, la nation entière résisteraient-ils à ces préventions, tant qu'ils demeurent entre de faux *amis* qui perpétuent leur crédulité, et des ennemis qui dédaignent de les détromper? Et l'on s'indigne de la durée de l'égarement public! et l'on se perd à expliquer une résistance dont on fournit soi-même l'aliment!

Ah ! lorsqu'on prétend à conduire les hommes, il faut prendre la peine d'étudier le cœur humain, de diriger ses penchans, et d'éclairer ses déterminations.

S'il m'était permis de pénétrer dans les cabinets où s'agite la destinée de l'Europe, je les trouverais peut-être trop peu confians dans les effets d'une manifestation publique,

qui apprendrait à la nation française et à toutes les nations, les raisons qui font de la guerre actuelle une véritable guerre sociale.

On a trop souvent et trop follement répété que c'était ici la cause des Rois : ce propos d'antichambre a passé de la bouche des courtisans dans celle des anarchistes ; il n'est pas besoin de demander à ces derniers s'il leur convenait ou non de populariser leurs intérêts, en les fesant regarder comme communs à tous les peuples, et comme en opposition avec ceux des Souverains.

Je le prononce hautement ; s'il en était ainsi la révolution serait indestructible ; mais elle périra, car elle est un attentat sur les peuples encore plus que sur les gouvernemens, car elle est conjurée contre les droits des nations, beaucoup plus qu'en faveur des droits de l'homme.

Or, cette belle vérité, pourquoi les Puissances ne la mettraient-elles pas en évidence, en exposant aux Français que leur salut, inséparable de celui de l'Europe, fait de la guerre une nécessité ?

Que le droit incontestable de toute nation indépendante, celui de réformer ses loix, droit qu'aucun gouvernement ne disputait aux Français, ne peut s'étendre à des offenses aux droits de tous les peuples, ni à légaliser le meurtre et la rapine.

Que nulle Société politique ne saurait tolérer à côté d'elle, un pouvoir *révolutionnaire* qui fait des loix aujourd'hui pour les renverser demain, qui subvertit le principe de toutes conventions entre les hommes, qui

promet de livrer au-dehors, comme il l'exécuta en France, les fortunes à ses spoliateurs et les vies à ses assassins.

Que nul Etat, nul Souverain, nul peuple, n'a la prérogative d'attaquer par ses institutions l'ordre nécessaire de la société et la justice universelle.

Qu'une loi générale commande à toutes les nations; que toutes ont des droits, des intérêts et des liens communs; que toutes se correspondent par le besoin d'une sûreté et d'un crédit mutuels; que toutes se garantissent l'inviolabilité des personnes et des propriétés.

Que la plus sacrée de ces propriétés est celle d'un gouvernement stable et juste; que les Magistratures souveraines existent pour maintenir la chaîne sociale, et que le premier qui la rompt rentre dans l'état sauvage.

Que les tyrans de la France ayant conduit à ce point de dégradation le pays qu'ils se vantaient de régénérer, ils l'ont exclu de la loi des nations et de l'ordre civil.

Qu'ils ont déclaré la guerre à tous les propriétaires, en noyant dans le sang le droit de possession rendu sacré par le consentement de tous les peuples, en soldant les crimes de leurs complices aux dépens des gens de bien, en tarissant toutes les sources de subsistance et de richesse, en frappant à la fois le commerce et les colonies, les ports et les ateliers, l'industrie et l'agriculture, tout échange de productions entre la France et l'étranger.

Que leur communication civile et commer-

ciale est rompue par ces créations interminables d'assignats forcés, alimens de dépenses fabuleuses, signes trompeurs de valeurs imaginaires, engagés sur des hypothéques incertaines, contestées, et illégitimes.

Que le décri inévitable de cette monnoie d'opinion, le dol qu'elle facilite envers les créanciers de la France, le bouleversement qu'elle introduirait dans le commerce et dans les fortunes, ont impérieusement dicté sa proscription hors du royaume.

Que tout Etat parvenu à ce comble du désordre, et asservi à l'anarchie sanglante qui le perpétue, n'appartient plus à la société générale : ne subsistant plus que pour sa ruine et pour celle des autres peuples, il se place dans la nécessité de tout détruire ou de périr.

Que les puissances coalisées doivent prévenir l'une et l'autre de ces catastrophes, sauver la France des fureurs de ses anarchistes, ou sauver l'Europe du naufrage de la France.

La protection des familles, du repos public et des fortunes, voilà le but et le devoir du Gouvernement ; ce principe inaltérable a dû les rallier tous. Ils sont armés pour la sauvegarde de toutes les conditions, pour conserver au peuple ses autels, aux loix leur empire, au droits des gens sa consécration, à la morale publique son autorité.

Qu'ils ont réuni leurs forces pour ramener la France aux liens d'ordre, de subordination et de sûreté, dont une faction effrénée lui a ravi les avantages, et qu'elles poseront les armes lorsque, délivrée de la tyrannie du

crime, cette nation malheureuse sera revenue à un Gouvernement qui promette le retour et la stabilité de la paix publique.

Peut-être un langage analogue aurait-il accès sur cette majorité, qui en détestant le présent, ne s'alarme pas moins de l'avenir, ne voit dans la guerre qu'un instrument coactif de ses volontés, et résiste par ignorance bien plus encore que par fureur.

Deux erreurs se sont succédées, et l'une et l'autre également dangereuses. La même impétuosité de jugement qui fesait voir des révolutionnaires incorrigibles dans tous ceux qui participèrent à quelques-unes des opinions du temps, précipite aujourd'hui beaucoup d'esprit dans la fausse idée, qu'excepté les républicains enragés, tout le Royaume désabusé aspire à revenir au point précis d'où il était parti.

Qu'on ne s'y trompe pas; l'esprit de la révolution lui succéderait comme il l'avoit précédée; il a filtré même dans les cerveaux des opprimés. Les Jacobins sont en horreur; on invoque un Gouvernement qui les anéantisse; l'anarchie fatigue et épouvante; mais des intérêts nouveaux ont été développés par ses vicissitudes. Il est fort aisé de dire au revers d'une brochure, que ces intérêts particuliers fesant seuls la force de la révolution, elle sera détruite et l'Etat sauvé au moment où on les aura tous sacrifiés. Les factieux ont préparé leur perte en raisonnant de même. Et de quoi donc se compose l'intérêt général si ce n'est de l'harmonie des intérêts particuliers? A qu'elles résistances ne devez-vous pas vous attendre, si vous fondez un nouvel ordre quel qu'il soit, sur les regrets et le désespoir?

Ce n'est pas le tout d'opérer une contre-révolution qu'il faudra maintenir. Or, pour la faire et pour la consolider, il faut ou la force qu'on n'a pas, ou la persuasion qui serait insuffisante, ou l'accord de l'une et de l'autre.

Il fut un moment peut-être, l'année dernière, où l'épouvante aurait abattu le principe même des résistances, et applani les difficultés de l'avenir. Ce moment s'est évanoui. Aujourd'hui la désolation du Royaume à enfin coupé la révolution en quatre ou cinq partis distincts; si toute alliance, toute composition, tout ménagement est devenu impossible envers cette ligue sans pitié qui, depuis un an, promène son couteau sanglant sur Paris et sur la Monarchie, ne voit-on pas dans la nécessité commune où sont ses ennemis intérieurs de l'exterminer, le principe du lien qui bientôt rapprochera ces divers étendards ? Tous, on ne peut en douter, chercheront la paix, la sûreté, la liberté sous l'autorité tutélaire d'un Monarque assez puissant pour protéger les loix; mais est-il aussi certain qu'ils lui abandonnent la prérogative de les enfreindre ? L'est-il que du sommet d'infamie où la révolution est aujourd'hui montée, ils entendent, ils puissent la faire subitement redescendre au dernier échelon ? Un pareil saut est-il dans la nature, dans les conjonctures, dans les opinions du jour ?

Quoiqu'il en soit, il est facile d'entrevoir que, si elle renverse les Républicains, cette coalition monarchique fera la loi, qu'elle la fera irrésistiblement, et que ses propositions politiques seront l'expression d'un arbitrage,

d'un traité circonstanciel entre la Couronne et les différens partis qui l'auront replacée sur la tête des Bourbons ?

Que ce dénouement satisfasse tous les vœux, qu'il arrange tous les systêmes, qu'il se concilie avec tous les intérêts, qu'il promette enfin à la Monarchie une destinée exempte de troubles et de factions, il n'est pas permis de l'espérer ; mais les hommes passionnés ne voyent jamais que deux positions possibles, le pire ou le parfait : depuis long-temps nous sommes condamnés à aller du pire au moins mauvais.

L'établissement de l'ordre à venir doit porter sur la connaissance exacte des dispositions générales. Quand on le prend trop haut ou trop bas, on paye cher les biens que l'on espère et que l'on n'obtient pas. Il est moins dangereux de prévoir les difficultés que de les nier, car toute méprise sur leur existence donnerait de fausses bases aux projets les mieux combinés, et n'en feraient que le moyen de nouvelles catastrophes.

Deux souverains despotiques planent sur nos volontés, la nécessité et le cours impérieux des choses. Tandis que le vulgaire combine puérilement ce *qu'on doit faire*, la raison et l'expérience observent ce *qu'on peut faire*. Il est absurde de parler sans cesse de *principes*, là où il ne se trouve que des circonstances ; la sagesse, le talent, le patriotisme tâchent de profiter de celles-ci, et d'en fléchir les directions au lieu de leur résister de front. Tel fut l'art d'*Henri IV* et de son Ministre ; on n'a pas à rougir de marcher sur les pas de ces deux modèles.

Si des esprits dominateurs pour qui la méditation est un supplice, et la mesure une trahison, s'en prenaient de mes idées à mes inclinations *secrettes* pour la liberté, je leur répondrais que, né sous son empire et nourri de ses leçons, elle m'en a donné une dont j'étais profondément pénétré long-temps avant l'année 1789. C'est que la France serait incapable de supporter la liberté politique, avant trente ans d'éducation préliminaire.

On se persuade, je pense, que la révolution ne m'a pas désabusé, et comme elle nous révèle que les peuples corrompus sont mille fois pires que les tyrans, je graverai sur l'affreux momument de ses fureurs, une instruction, qui depuis quinze ans dirigea ma pensée, et qu'un Poëte anglais nous retrace en deux vers :

For forms of government let fools contest,
Whatever is best administred, is best (1).

(1) Laissez les fous disputer sur les formes de Gouvernement; celui qui est le mieux administré est le meilleur.

FIN.

Nous avons réduit à trois cents quatre mille hommes les forces militaires en exercice que la Convention oppose à ses ennemis. En voici la distribution aproximative d'après des renseignemens exacts ; chaque article est porté au plus haut.

Armée du Nord.	30,000 hom.
Camp de la Magdelaine. .	12,000
Camp de Cassel.	12,000
Garnisons des différentes places de la Flandres. . .	30,000
	84,000

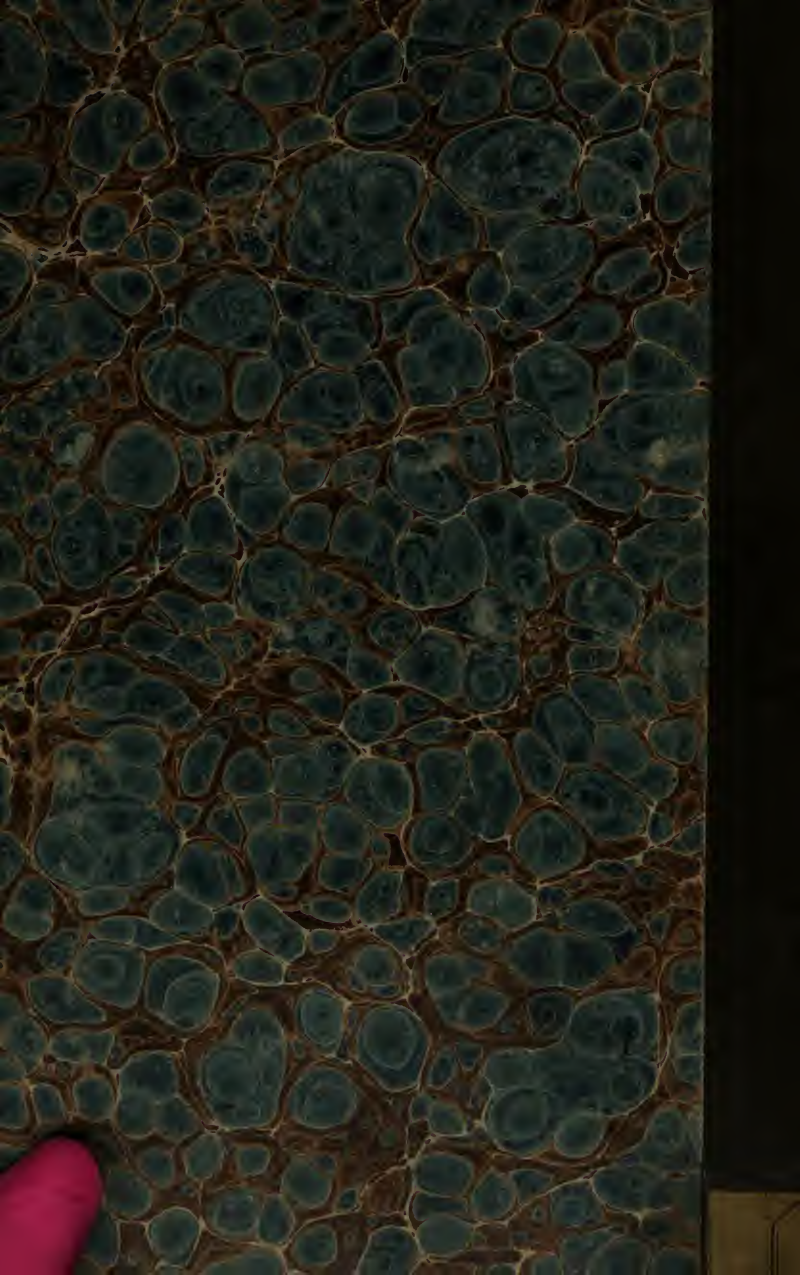
Ci-contre	84,000
Sous Givet et Sedan. . .	18,000
Armée de la Moselle. . .	30,000
Garnisons de la Meuse et de la Lorraine.	25,000
Armée de Beauharnais . .	30,000
Garnisons d'Alsace et de Franche-Comté. . . .	15,000
Camp sur Huningue. . .	16,000
Armée des Alpes et du Var.	60,000
Armée du Rousillon. . .	18,000
Armée de Bayonne. . . .	12,000
Armée de la Vendée. .	pour mémoire.
Armée d'Evreux.	4,000
	304,000

Ces forces ont à combattre.

Armée combinée d'Ostende à la Sarre, Impériaux, Anglais, Hollandais, Hanovriens, Prussiens, Hessois, troupes des Cercles.	155,000 hom.
Armée combinée sur le Rhin, Prussiens, Impériaux, Saxons, Hessois, troupes des Cercles. . .	106,000
Armée de l'Autriche antérieure.	16,000
Armée Piémontoise et Autrichienne.	70,000
Armée Espagnole de la Biscaye.	28,000
Armée, dite de Catalogne. .	35,000
Armée royaliste du Poitou. .	inconnue.
	401,000

TABLE

Des Sections contenues dans cet Ouvrage.

Section I. Progrès successifs et génération de la révolution républicaine. pag. 5
Section II. Véritable nature de la révolution, depuis 1792, et de son but définitif. 21
Section III. Divisions des républicains; comment elles ont servi aux effets qu'on vient de décrire. 28
Section IV. Vues des républicains dans la guerre actuelle, ses rapports avec la révolution; causes de résistance. 35
Section V. Autre causes de résistance, tirées de l'esprit de la révolution 48
Section VI. Etat comparatif de la France au printems dernier, et au moment actuel. Vissicitudes de son anarchie. 59
Section VII. Conclusion. Moyens auxiliaires de la guerre. Erreurs des Français de l'intérieur sur les motifs de celle-ci. Erreurs au-dehors sur la disposition générale des esprits dans le Royaume. 68

Fin de la Table.